

Œuvres complètes d'Helvétius / [Helvétius].

Contributors

Helvétius, 1715-1771.

Publication/Creation

Paris : Servière, 1795.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/gc8vpgme>

License and attribution

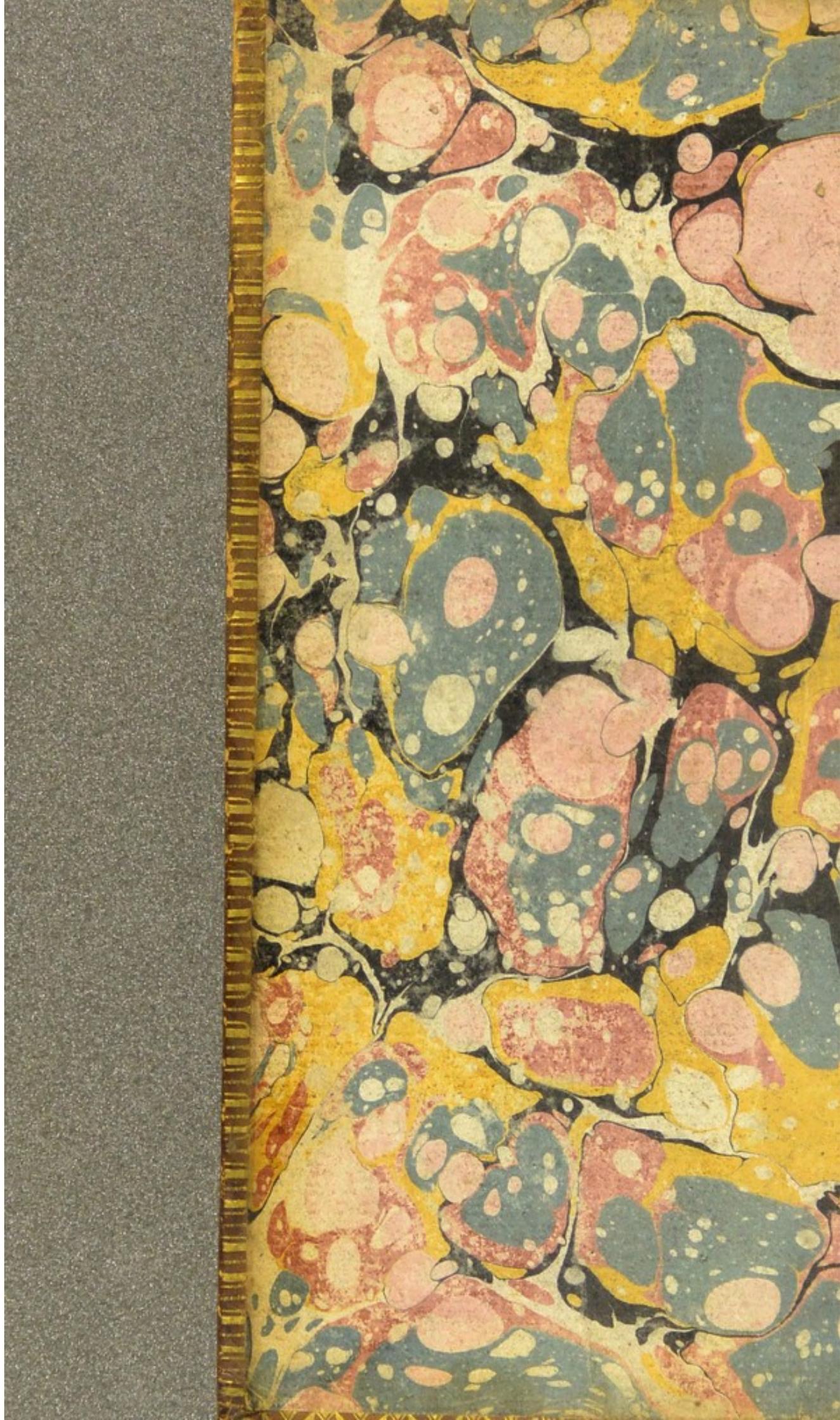
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







8,285/B

Œ U V R E S

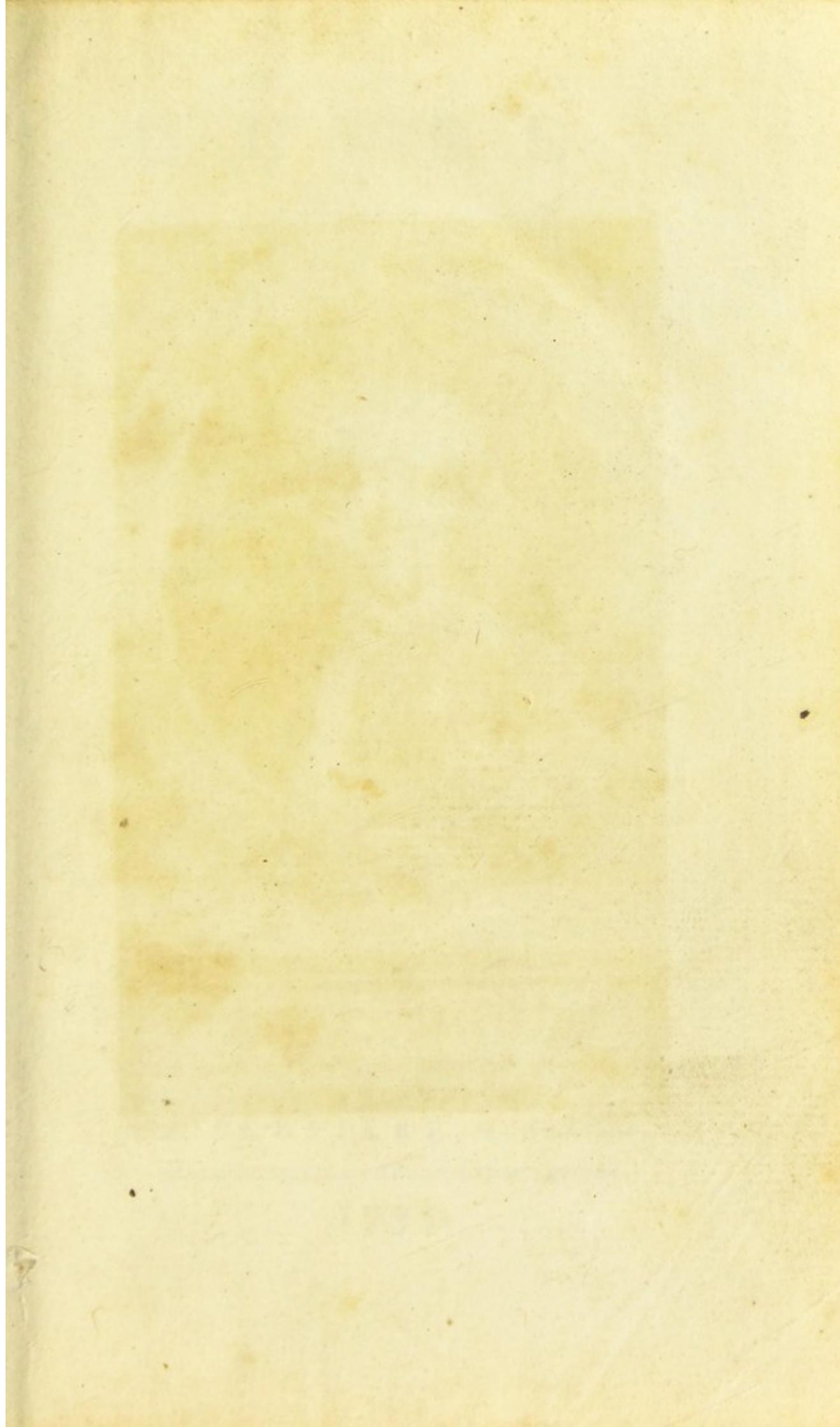
COMPLETTES

D'HELVETIUS. (*Claude
Adrien*)

TOME PREMIER.



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library





C. A. HELVETIUS.

Ne à Paris en Janvier 1725, mort à Paris le 26 Decem. 1771.

L. M. Fainbo Pinx.

Ferite Sculp.

Œ U V R E S
COMPLETTES
D'HELVETIUS. (Claude Adrien)

NOUVELLE ÉDITION,
Corrigée & augmentée sur les Manuscrits
de l'Auteur, avec sa Vie & son Portrait.

DE L'ESPRIT. *Lib. I.*

... Unde animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum naturâ. Lib. I.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez SERVIERE, LIBRAIRE.

1795.



A V I S

Sur cette nouvelle Edition des Œuvres
d'HELVETIUS

IL a déjà paru plusieurs éditions annoncées comme complètes des Œuvres d'Helvetius ; & néanmoins aucune ne mérite véritablement ce titre. Si quelqu'une peut y prétendre, c'est indubitablement celle que nous présentons aujourd'hui au Public. Elle aura du moins l'avantage d'être sortie d'une des bonnes presses de Paris, de ne point séparer les ouvrages, & de réunir, pour la satisfaction des amateurs, toutes les productions qui sont reconnues pour être incontestablement de cet écrivain célèbre.

On ne s'est permis ni commentaires, ni corrections sur le texte d'Helvétius, mais on le donne tel qu'il le publia, d'après une copie, sans changemens ni cartons, que nous avons eu l'attention de nous procurer.

L'on fait que le livre de l'Esprit, lorsqu'il
Tome I.

ij AVIS SUR CETTE ÉDITION.

parut, attira à son auteur les chagrins & les persécutions les plus violentes. L'église & la robe, qui jouoient alors un grand rôle, & dont les intérêts avoient toujours été liés pour tromper le peuple, sévirent contre lui (1).

La cour, gouvernée & tremblante sous l'autorité de ces deux hydres, les plus grands ennemis du génie, se joignit à eux. Elle fléchissoit alors sous la puissance usurpée par ces deux corps, de la destruction desquels dépendoit absolument le salut de la France.

Les mandemens, les censures ecclésiastiques & civiles, les arrêts du conseil se réunirent pour faire repentir l'auteur de la lumière qu'il

(1) Le livre de l'Esprit, lors de la première édition faite à Paris en 1758, fut condamné par mandement de l'archevêque de Paris, donné à la Roque en Périgord, le 22 novembre de la même année.

En 1759, la faculté de théologie de Paris le censura.

Le 10 août 1758, le privilège qui avoit été accordé pour cet ouvrage, fut retiré par arrêt du conseil.

répandoit sur la conduite intéressée de ces différens tyrans.

L'abus du pouvoir étoit dans sa plus grande force ; il falloit du courage pour oser fronder des opinions & des préjugés transmis depuis des siècles , sur l'existence desquels reposoient le luxe & l'abondance de ces souverains.

A la nation seule appartenoit le droit de les réformer ; nul , séparément , n'eût osé s'en charger , sans courir les plus grands dangers. Le fanatisme & l'intérêt , qui font tant de prosélytes chez un peuple ignorant & esclave , habitué à tendre le col à toutes les chaînes qu'on lui présente , auroient facilité les moyens de la vengeance.

L'homme , naturellement paresseux , veut être mené à son bonheur , malgré lui-même ; il suit machinalement tout ce qui le favorise dans son engourdissement habituel ; le méchant & l'intrigant le dominant sans peine. Il

iv AVIS SUR CETTE ÉDITION.

a suffi de flatter les uns & de maîtriser les autres pour maintenir les peuples, pendant des siècles, dans une basse servitude.

La France, pays unique, & par son sol, & par le caractère de ses habitans, gémissoit sous des lois barbares, que les préjugés maintenoient dans une activité humiliante, mais que les lumières de la raison ne permettoient plus de supporter; les mêmes lois ne sont, ni de tous les temps, ni de tous les pays.

Depuis long-temps, des auteurs adroits avoient trouvé le moyen de publier leurs ouvrages, en favorisant un parti aux dépens de l'autre; chacun soutenoit ses défenseurs apparens, en sorte que toutes les vérités se publioient, & le peuple, instruit des droits qu'on lui avoit usurpés, a repris enfin sa souveraineté, qu'il ne conservera toutefois, que s'il en use sous l'autorité des lois établies.

L'instant où la multitude commande, n'est pas celui de la prudence; c'est un moment

AVIS SUR CETTE ÉDITION. ▼

de tempête où les vents déchainés font sortir la mer de son lit ; mais elle y rentre quand le calme succède , & le cours ordinaire se rétablit. C'est dans l'ordre qu'est le véritable bonheur ; c'est sous l'empire des lois seules que la tranquillité règne ; c'est par elles qu'un pays existe sûrement , & que ses habitans sont heureux. On ne sauroit donc trop prêcher l'obéissance à la loi ; il ne nous convient pas individuellement de la dénigrer ; c'est à la nation qui l'a faite , à la détruire ou à la changer , selon l'exigence des cas ; jusques-là , tout doit y être soumis ; & quiconque ou la blâme hautement , ou la tourne en ridicule , ne peut être qu'un très-mauvais citoyen , pour ne pas dire plus. On ne sauroit publier , dans une circonstance plus favorable , des ouvrages qui ont contribué à hâter le moment d'une révolution , sans lesquels le terme eût encore peut-être été reculé.

Enfin , cet ouvrage censuré fut condamné

Vj AVIS SUR CETTE ÉDITION.

par l'archevêque de Paris, la sorbonne, le conseil du roi, & l'auteur fut forcé à une rétractation (1) qui annonçoit plutôt la sottise,

(1) Rétractation de l'auteur :

Ayant appris que ma lettre au père *** n'avoit pas fait assez connoître mes vrais sentimens, je crois pouvoir lever tous les scrupules qui pourroient encore rester sur ce sujet.

J'ai donné avec confiance le livre *de l'Esprit*, parce que je l'ai donné avec simplicité; je n'en ai point vu l'effet, parce que je n'ai point vu les conséquences effrayantes qui en résultent. J'en ai été extrêmement surpris, & beaucoup plus affligé. En effet, il est bien cruel & bien douloureux pour moi d'avoir alarmé, scandalisé, révolté même des personnes pieuses, éclairées, respectables, dont j'ambitionnois les suffrages, & de leur avoir donné lieu de soupçonner mon cœur & ma religion; mais c'est ma faute, je la reconnois dans toute son étendue, & je l'expie par le plus amer repentir.

Je souhaite très-vivement & très-sincèrement que tous ceux qui auront eu le malheur de lire cet ouvrage, me fassent la grâce de ne point me juger par la fatale impression qui leur en reste; je souhaite qu'ils sachent que, dès qu'on m'en a fait appercevoir la licence & le danger, je l'ai aussi-tôt désavoué, pros crit, condamné, & ai été le premier à en desirer la suppression. Je souhaite qu'ils croient en conséquence, & avec justice, que je n'ai voulu donner atteinte ni à la nature de l'ame, ni à sa spiritualité, ni à son immortalité; comme je croyois l'avoir fait sentir dans plusieurs endroits de cet ouvrage. Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du christianisme, que je pro-

AVIS SUR CETTE ÉDITION. vij

L'ignorance, la mauvaise foi & la superstition de ceux qui l'exigèrent, qu'elle ne dut humilier l'auteur.

Il nous reste à observer, quant à la partie typographique, que rien n'a été négligé dans cette édition; & nous espérons que le choix des caractères, la beauté du papier, l'exactitude de la correction, les productions qu'elle contient de plus que les autres éditions, telles que les Lettres d'Helvetius au président de Montesquieu, & à M. Saurin, sur son manuscrit de l'Esprit des Lois, qui ne se trouvent dans aucune édition; & les Progrès de la Raison, pièce qui n'est que dans une édition de Londres, sous la date de 1777, & qui est

fesse sincèrement dans toute la rigueur de ses dogmes & de sa morale, & auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions & toutes les facultés de mon être, certain que ce qui n'est pas conforme à son esprit, ne peut l'être à la vérité. Voilà mes véritables sentimens; j'ai vécu, je vivrai & je mourrai avec eux.

Signé, HELVETIUS.

viii AVIS SUR CETTE ÉDITION.

fort estimée, lui assureront également la supériorité, & lui mériteront la préférence sur toutes celles qui ont pu la précéder.

Elle est de plus enrichie du portrait, très-bien gravé, de ce philosophe profond & sensible, qui doit être placé en face du titre du premier volume.

N. B. On a tiré de cette édition quelques exemplaires sur du papier vélin, pour les amateurs.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

D'HELVETIUS.

CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS naquit à Paris au mois de janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius, & de Gabrielle d'Arman-court. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut persécutée du temps de la Réforme, & s'établit en Hollande, où plusieurs d'entre eux ont possédé des emplois honorables. Le bifaïeul d'Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des services qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illustre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu sous le nom du médecin hollandois, & nous lui devons l'ipécacuanha; il avoit appris l'usage de cette racine d'un de ses parens, gouverneur de Batavia; il s'en servit avec beaucoup de succès à Paris & dans nos armées. Louis XIV, dont les grâces étoient si sou-

vent ce que doivent être les grâces des rois, c'est-à-dire, des récompenses, lui donna des lettres de noblesse, & la charge d'inspecteur général des hôpitaux. Il mourut à Paris, en 1727, regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ses fils, héritier de ses talens, cultiva, comme lui, la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore, lorsqu'il sauva le roi d'une maladie dangereuse dont ce prince fut attaqué à l'âge de sept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine, & mérita la confiance & les bontés de cette princesse. Il fut, à Versailles, l'ami de toutes les maisons dont il étoit le médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, & alloit voir assidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimait beaucoup sa femme, qui étoit belle & attachée à son mari, comme à tous ses devoirs. Ils aimèrent tendrement leur fils, & s'occupèrent également de son éducation, & du soin de rendre son enfance heureuse ; il n'avoit pas cinq ans lorsqu'ils le confièrent à M. Lambert, homme sage

& sensible, qui vit encore & pleure son élève.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fit entreprendre au disciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il est vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de fées & des livres où régnoit le merveilleux. Mais il leur associa bientôt La Fontaine, & même Despréaux, dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devoient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au collège, lorsqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changèrent son caractère. Il étoit fort timide; il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut suspendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au service, & ne respiroit que la guerre.

D'abord le despotisme de ses régens, leur ton menaçant & la contrainte le révoltèrent; les occupations minutieuses dont on le surchargeoit le dégoûtèrent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, son régent,

s'aperçut que cet écolier étoit très-sensible aux éloges, & en louant ses premiers efforts il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au collège. Le P. Porée trouvant dans celles d'Helvetius plus d'idées & d'images que dans celles de ses autres disciples, de ce moment il lui donna une éducation particulière. Il lisoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faisoit remarquer les beautés & les défauts. Ce père n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellens principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modèle. Il avoit sur-tout le talent de connoître la mesure d'esprit & le caractère de ses élèves, & la France lui doit plus d'un grand-homme, dont il a deviné & hâté le génie.

La première jouissance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de son collège, voulut réussir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord détesté la danse & l'escrime: il excella depuis dans ces deux arts. Il a même dansé à l'o-

péra sous le nom & le masque de Javillier, & a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne prit jamais le caractère de l'envie. Il aimoit ses jeunes rivaux ; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de sa discrétion dans ces petits complots que la sévérité des maîtres & le besoin du plaisir rendent si communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au collège, lorsqu'il connut le livre de l'Entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ses idées. Il devint un zélé disciple de Locke, mais disciple, comme Aristote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de son maître.

Il porta dans l'étude du Droit l'esprit philosophique que Locke lui avoit inspiré. Il cherchoit dès-lors les rapports des loix avec la nature & le bonheur des hommes.

Son père, dont la fortune étoit médiocre, & qui avoit encouru la disgrâce du cardinal de Fleuri par son attachement à M. le duc, le destinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir, & lui laisser le temps

de faire usage de ses talens. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, son oncle maternel, & directeur des fermes à Caën. Là Helvetius fut occupé des lettres & de la philosophie plus que de la finance; & plus occupé des femmes que des lettres & de la philosophie. Il apprit cependant en peu de temps, & presque sans y songer, tout ce que doit favoir un financier.

Il avoit 23 ans, lorsque la reine, qui aimoit M. & madame Helvétius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place; mais M. Orri lui donna bientôt la place entière. C'étoit lui donner 100000 écus de rente. Ses parens empruntèrent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, & ils exigèrent de leur fils qu'il prendroit sur les produits de sa place les rentes & même le remboursement de ces fonds.

Il avoit deux passions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il fut jouir

avec sagesse. Il destina d'abord les deux tiers de ses revenus au remboursement de ses fonds. Le reste fut consacré aux dépenses que son âge & la noblesse de son cœur lui rendoient nécessaires.

Il avoit cherché, au sortir de l'enfance, à se lier avec les hommes célèbres dans les lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ses romans tant d'esprit, de sentiment & de verbiage, étoit souvent agréable dans la conversation. Il méritoit des amis par la délicatesse de son ame & la pureté de ses mœurs. Helvetius lui fit une pension de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur, & devenoit aigre dans la dispute. Il n'étoit pas celui des amis d'Helvetius pour lequel celui-ci avoit le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une pension, il fut celui de ses amis pour lequel il eut le plus d'attentions & d'égards.

Le fils de Saurin, de l'académie des sciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation.

Mais il étoit connu des gens de lettres comme un esprit étendu, juste & profond, qui avoit des connoissances variées, de la vertu & du goût. Il n'avoit alors, pour subsister, qu'une place qui ne convenoit point à son caractère. Il reçut d'Helvetius une pension de mille écus, qui lui valut l'indépendance, le loisir de cultiver les lettres, & le plaisir de sentir & de publier qu'il devoit son bonheur à son ami. Ce digne ami, lorsque M. Saurin voulut se marier, l'obligea d'accepter les fonds de la pension qu'il lui faisoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer & le secourir. Quelque soin qu'il ait pris de cacher ses bienfaits, nous pourrions présenter une liste d'hommes connus qu'il a obligés, mais nous croirions manquer à sa mémoire, si nous osions nommer ceux qui ont eu la foiblesse de rougir de ses secours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ses lumières, sa philosophie saine, la sagesse de sa conduite, la variété de ses talens, l'enjouement de son esprit, la facilité de son com-

merce, le rendoient agréable à plusieurs fortes de sociétés. Son indifférence même étoit utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être pas ses ennemis, le voyoient avec plaisir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, & celui d'avoir vu ce siècle brillant dont notre siècle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendoit plus intéressantes encore par la manière de les placer. Ses contes & ses plaisanteries faisoient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poètes, les philosophes aimoient sa conversation.

Helvetius faisoit sa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un disciple qui venoit proposer ses doutes avec modestie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & des Locke. Ce qu'il apprit surtout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'étoit alors que l'auteur des Lettres Persanes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la conver-

fation, Helvetius avoit apperçu le guide des législateurs. Montesquieu devina aussi quel homme seroit un jour son ami. Je ne fais, disoit-il, si Helvetius connoît sa supériorité ; mais pour moi, je sens que c'est un homme au-dessus des autres.

La Henriade, poème épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'histoire de Charles XII, si supérieure à toutes les histoires écrites en France, des pièces fugitives qui faisoient oublier cette foule de riens agréables, si communs dans le siècle de Louis XIV, une philosophie lumineuse répandue sur plusieurs genres, beaucoup de génie, plusieurs sortes de mérite, attiroient sur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Personne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne se rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens qui dans leurs lectures cherchent, de bonne foi, du plaisir ou des modèles, étoient ses admirateurs. Le reste à-peu-près composoit le nombre de ses ennemis. Son amour pour

les lettres, son art de louer, dont il n'a fait que trop d'usage, sa politesse, son envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ses secrets les plus chers, c'est-à-dire, le dessein & les deux premiers chants de son poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit consultés jusqu'à ce moment, & un ami zélé pour sa gloire.

On voit par plusieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand-homme avoit été frappé du génie d'Helvetius. « Votre première épître, lui dit-il, est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, & plus encore de nos lâches écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal, envieux ou timide. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, & tombent en se cassant les jambes. Vous avez un génie mâle; & j'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir ».

Dans d'autres occasions, M. de Voltaire donne à Helvetius des conseils excellens, & que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

« Je vous dirai, en faveur des progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains: Craignez en atteignant le grand de sauter au gigantesque. N'offrez que des images vraies; servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infallible? La voici: Quand une pensée est juste & noble, il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers, seroit belle en prose, & si votre vers, dépouillé de la rime & de la césure, vous paroît alors chargé d'un mot superflu, s'il y a dans la construction le moindre défaut; si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas mis à sa place, concluez que votre diamant n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront un de ces défauts, ne se feront pas relire; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit ».

Dans une autre lettre, M. de Voltaire

reprend Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. « Je conviens, dit-il, avec vous qu'il n'est pas un poète sublime; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raison en vers harmonieux & pleins d'images. Il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses expressions; il ne s'élève guère, mais il ne tombe pas; & d'ailleurs ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe; vous voyez tout en grand. Votre pinceau est fort & hardi; la nature vous a mieux doué que Despréaux: mais vos talents, quelque grands qu'ils soient, ne feront rien sans les siens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu & si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette suite d'idées, ces liaisons, cet art aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit du génie. Envoyez-moi, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement ».

Quelques hommes d'esprit, mais dont les idées n'étoient pas fort étendues, disoient souvent à Helvetius que la métaphysique, & en général la philosophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le rassuroit.

« Soyez persuadé, lui disoit-il, que la sublime philosophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? c'était un poète manqué, & vous êtes né poète ».

M. de Voltaire avoit raison. Est-ce que Lucrèce chez les Romains, & Pope chez les Anglois, n'ont pas fait deux poèmes philosophiques, & pourtant admirables?

Des hommes peu éclairés, & quelques amis, peut-être jaloux, répétoient à Helvetius qu'il devoit son temps à d'autres études qu'à celles de la poésie & de la philosophie. « Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes

les connoissances, de tous les arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnasse de vos talens. Ils vous honoreront, sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison & le livre de son maître-d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penser ? Eh ! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus ».

Atticus continua. Il est d'usage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils sont chargés de s'instruire des différentes branches des revenus, de veiller sur les commis, & de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, Helvetius visita successivement la Champagne, les deux Bourgognes, & le Bordelois ; & nulle part il ne se fit une loi de donner toujours raison aux préposés de la ferme, &

toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiscations; & souvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame; mais depuis, Helvetius ne fit de belles actions qu'à ses propres dépens, & les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être souvent l'orateur du peuple auprès de sa compagnie & du ministre. On venait d'employer dans les salines de Lorraine & de Franche-Comté, une machine appelée *gradation*, qui diminuoit la consommation du bois, mais aussi la qualité du sel. Helvetius proposa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du sel. Il est aisé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorsqu'on venoit d'y établir un nouveau droit sur les vins, qui désoloit la ville & la province. Il écrivit à sa compagnie contre le nouveau droit, & fut indigné des réponses qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à plusieurs bourgeois de Bordeaux: « Tant que vous ne
ferez

ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous assembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne font pas deux cents. Je me mettrai à leur tête, & nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez, & on vous rendra justice ».

Heureusement, ce conseil de jeune homme ne fut pas suivi. Mais de retour à Paris, Helvetius appuya si bien les plaintes des Bordelois, qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des subalternes ; il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il proposoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; & c'est ainsi qu'il se rendoit utile, à la fois, à la ferme & à la nation. Ces services ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits esprits ; & il leur proposoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge & par la finance ; & il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il soulageoit, le commerce

des gens de lettres, ses études & ses maîtresses, lui faisoient à peine supporter les inconvéniens de son état. Son père qui avoit fait de lui un fermier-général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit remboursé ses fonds; & malgré ce qu'il dépensoit en plaisirs & en bonnes œuvres, il se trouvoit encore des sommes considérables. Il acheta des terres, & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux lettres & à la philosophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre, ne rendroit pas malheureuse.

Chez madame de Graffigni, si connue par le joli roman des Lettres Péruviennes, il vit mademoiselle de Ligniville, & fut frappé de sa beauté & des agrémens de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connoître. Il la voyoit souvent, sans lui parler de ses desseins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'observation, il vit que mademoiselle de Ligniville avoit l'ame élevée sans orgueil, qu'elle supportoit sa mauvaise fortune avec

dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la simplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers sa retraite, & lui en fit la proposition, qui fut acceptée. Mais avant de se marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

Helvetius, par complaisance pour son père, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour que pour la finance. Il fut très-sensible aux bontés de la reine. Cette princesse aimoit les gens d'esprit, & traita bien Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ses lumières & ses vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de service, & lui laissoit l'emploi de son temps.

Il se maria enfin au mois de juillet 1751, & partit sur le champ pour sa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux secrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général; mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux, nommé Baudot, étoit chagrin, caustique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu Helvetius dans son

enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce Baudot étoit de discuter avec son maître la conduite, l'esprit, le caractère, les ouvrages de ce maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satire. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois, en le quittant, il disoit à madame Helvetius: « Mais est-il possible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot? Non, sans doute; mais enfin j'en ai un peu; & qui est-ce qui m'en parleroit, si je ne garde pas Baudot »?

Il n'étoit occupé dans ses terres que de ses ouvrages, du bonheur de ses vassaux, & de madame Helvetius. Il pouvoit dire, comme mylord Bolingbroke dans une de ses lettres à Swift: « Je n'ai plus que pour ma femme l'amour que j'avois autrefois pour tout son sexe ».

Il avoit cessé depuis deux ans de travailler à son poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches sur l'homme. Dès ses premières méditations, il avoit entrevu

des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, & le conduisirent à d'autres; & il étoit livré entièrement à la philosophie, lorsqu'en 1755 il perdit son père. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce médecin illustre. Il connoissoit parfaitement son fils, c'est-à-dire, qu'il avoit de grandes lumières, & qu'il étoit sans préjugés. Il vit avec plaisir ce fils sacrifier une grande fortune à l'espérance de la gloire. Helvetius regretta beaucoup un si excellent père. Il refusa de recueillir sa succession, qu'il vouloit laisser entièrement à sa mère. Après de longues contestations, il obtint qu'elle la conserveroit. La mort de son père étoit le premier malheur qui jusqu'alors eût troublé sa vie heureuse, & suspendu ses occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force, & enfin, en 1758, il donna le livre de l'*Esprit*, dont je vais faire l'analyse.

L'auteur commence par examiner ce qu'on entend par le mot *esprit*. Il est tantôt la faculté de penser, & tantôt la masse d'idées & de connoissances rassemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquièrent par l'impression des objets extérieurs sur nos sens; elles se conservent par la mémoire, qui n'est que la première impression continuée, mais affaiblie. Ce don d'acquérir des idées par les sens, & de les conserver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoissances bornées, & nous laisseroit sans art, sans mœurs & sans police, si la nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux; c'est à nos mains flexibles que nous devons notre industrie; & sans cette industrie, occupés dans les forêts du soin de nous défendre & de disputer notre subsistance, à peine aurions-nous formé quelques sociétés foibles ou barbares.

Les objets dont les sens nous transmettent les idées, ont des rapports avec nous & entre eux. L'esprit humain s'élève à la connoissance de ces rapports: voilà sa puissance & ses bornes. L'apperceevance de ces rapports est ce qu'on appelle *jugement*.

Juger, c'est sentir.

La couleur que je nomme *rouge* agit sur mes yeux différemment de la couleur que

je nomme *jaune*. L'idée de cette différence est un jugement; ce jugement est une sensation composée de sensations, reçues dans le moment, ou conservées dans la mémoire. Les notions même de force, de puissance, de justice, de vertu, &c. quand on les analyse, se réduisent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout, dans l'homme, se réduit donc à sentir.

L'homme est sujet aux erreurs. Elles ont trois causes : les passions, l'ignorance & l'abus des mots.

Les passions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets sous une seule face. Le prince ambitieux fixe son attention sur l'éclat de la victoire & sur la pompe du triomphe. Il oublie les inconstances de la fortune & les malheurs de la guerre.

La crainte présente des fantômes, & ne laisse point d'entrée à la vérité. L'amour est fertile en illusions: « Vous ne m'aimez plus, disoit mademoiselle de Caumont à Ponce; vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez ».

L'ignorance est la cause des erreurs dans les questions difficiles. C'est faute de connoissances que la question du luxe a été si long-temps agitée, sans être éclaircie. De grands-hommes en ont fait l'apologie; d'autres, la satire.

Sur l'abus des mots, troisième cause de nos erreurs, Helvetius renvoie à Locke, & ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au philosophe Anglois. Il fait voir que les sens faux donnés aux mots *espace*, *matière*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les sources de beaucoup d'erreurs en métaphysique & en morale. La *matière* n'est que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*espace* n'est que le néant ou le vide; considéré avec les corps, il n'est que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'absence des bornes. L'*amour-propre* est un sentiment gravé en nous par la nature, & qui devient vertueux ou vicieux, selon la différence des goûts, des passions, des circonstances. La *liberté* de l'homme consiste dans l'exercice volontaire de ses facultés.

Passons au second discours.

L'esprit a plus ou moins l'estime du public, selon que les idées sont neuves, utiles & agréables. Ce ne sont pas leur nombre, leur étendue qui emportent notre estime, c'est le rapport qu'elles ont avec notre bonheur qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainsi c'est la reconnoissance ou la vengeance qui louent, ou qui méprisent.

Les idées les plus estimables sont celles qui flattent nos penchans. Le premier des livres pour Charles XII, c'est la vie d'Alexandre; pour une femme sensible, c'est le poète qui peint l'amour. C'est notre intérêt qui nous fait adopter ou rejeter l'opinion des autres.

Il est vrai qu'il y a sur la terre un petit nombre de philosophes conduits par l'amour du vrai, qui estiment de préférence les idées lumineuses; mais ces philosophes sont en si petit nombre, qu'il ne faut pas les compter. Le reste du genre-humain n'estime que les idées qui flattent son opinion, ou son intérêt. Un sot n'a que de sots amis. Auguste, Louis XIV, le grand Condé

vivoient avec les gens d'esprit. Sous un monarque stupide, disoit la reine Christine, toute sa cour l'est, ou le devient.

Lorsque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage est établie, nous les louons souvent sans les estimer. Nous n'avons pas pour eux une estime sentie, mais une estime sur parole. Telle est l'estime générale pour Homère, que tout le monde loue, & qui n'est lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de soi la plus haute idée, & n'estime dans les autres que son image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir & le sybarite, la prude & la coquette se méprisent. Le philosophe qui vivra avec des jeunes gens fera l'imbécille, le ridicule de la société. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant croient chacun sincèrement que leur sorte d'esprit est la plus estimable.

Ainsi la grande société, la nation se divise en petites sociétés, qui, selon leurs occupations, leur rang, leur état, estiment la sorte d'esprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on estime sur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils soient, pour la plupart, frivoles, ineptes, ignorans.

Si les petites sociétés n'estiment que l'esprit qui est plus près de leur esprit, le public n'accorde son estime qu'à l'esprit qui est utile au public.

En conséquence de cette vérité, l'esprit qui réussit dans les sociétés particulières, réussit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage font honneur à la nation, & ne réussissent pas dans les sociétés particulières.

Si le public ne rend aucun honneur à l'esprit médiocre, c'est qu'il n'est jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonstances, des esprits médiocres, devenus généraux ou ministres, sont honorés, c'est qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie Italienne les mêmes talens qu'à la comédie Française.

Après la mort des hommes en place & des artistes, ceux-ci sont les plus honorés, parce que la postérité jouit de leurs tra-

vaux, & que les autres ne font utiles qu'à leur siècle.

Certains esprits célèbres dans quelques pays & quelques siècles, ne le font point dans d'autres siècles & dans d'autres lieux. Les sophistes, les théologiens, si illustres autrefois, recueillent le mépris des siècles éclairés. Les farces de Scarron réussissoient avant que l'on eût vu Molière.

Il y a pourtant des idées qui plaisent dans tous les lieux & dans tous les temps : les unes sont instructives ; les autres sont agréables. Il y en a des unes & des autres dans Homère, Virgile, Corneille, le Tasse, Milton, qui ne se font point bornés à peindre une nation ou un siècle, mais l'humanité. Il est peu d'hommes assez mal organisés pour être insensibles aux tableaux des grands objets & à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaisirs des sens, & sur-tout ceux de l'amour, sont également du goût de tous les peuples. Les philosophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'estime de tous les siècles ; & dans tous les siècles, on aime les poètes qui

ont fait aimer la vertu. Mais qu'est-ce que la vertu ?

Dans les sociétés particulières, on donne le nom de vertu aux actions utiles à ces sociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des loix un parent coupable, passe pour vertueux.

Le ministre qui refuse ses amis, ses parens, les courtisans, pour leur préférer l'homme de mérite & le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile & malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fausseté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les trésors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ses favoris, à sa maîtresse des emplois importans au bonheur de l'état.

Comment donc savoir si on est vertueux ? Dirige-t-on toutes ses actions au bien du plus grand nombre ; on est vertueux. Oui, la vertu n'est que l'habitude de diriger ses actions au bien général. C'est en la considérant sous ce point de vue qu'on peut s'en

former des idées nettes & précises, que les moralistes n'ont point eues jusqu'à présent.

Les uns, à la tête desquels est Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, selon eux, est l'amour de l'ordre, de l'harmonie, du beau essentiel. Les autres, à la tête desquels est Montaigne, prétendent que les loix de la vertu sont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuse au Nord, est souvent vertueuse au Midi. Les premiers pour n'avoir point consulté l'histoire, errent dans un dédale de mots. Les seconds, pour n'avoir point médité sur l'histoire, ont pensé que le caprice décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'est donc que le desir du bonheur général. Les actions vertueuses sont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus stupides, dans leurs coutumes les plus singulières, ont en vue leur bonheur; & si dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroissent coupables, c'est que dans ces pays ces actions sont utiles. Le

vol fait avec adresse étoit honoré à Sparte ; parce que dans cette république toute militaire , & où il n'y avoit point l'esprit de propriété , la vigilance & l'adresse étoient des qualités utiles. En Chine , où la population est excessive , il est permis au père d'exposer ou de tuer ses enfans. Cette loi , si cruelle en apparence , prévient de plus grands maux , & , par conséquent , est utile. Enfin , c'est par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuses.

Mais dans tous les pays on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui ; mais c'est qu'on est persuadé que ces actions produisent un bien , soit pour ce monde , soit pour l'autre : & j'appelle ces habitudes , ces actions , vertus de préjugé , dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que sur la préférence donnée à des sociétés particulières sur la société générale ; ce qui seul les rend vicieuses.

Quel bien font au monde & à la patrie les austérités des moines & des faquirs ?

De quelle utilité peut être la folie des Indiens , qui se font dévorer par les crocodiles ?

Il est des crimes de préjugé , comme il est des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé , des actions condamnées par l'opinion , quoiqu'elles ne nuisent à personne. Quel mal fait le Bramine qui épouse une vierge , & l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poisson ?

Les vertus de préjugé sont quelquefois des habitudes atroces ; comme la coutume des Giagues , de piler dans un mortier les enfans , pour en composer une pâte , qui , selon les prêtres , les rend invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'ait pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuisibles à la société , & plus d'estime pour les pratiques minutieuses & indifférentes , que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles & des vertus de préjugé , il suit qu'il y a chez les peuples deux espèces de corruption , l'une
politique

politique & l'autre religieuse. Celle-ci peut n'être pas criminelle, quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talens, de véritables vertus.

La corruption politique prépare, au contraire, la chute des empires. Le peuple en est infecté lorsque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption se joint quelquefois à l'autre. Alors les moralistes ignorans les confondent, mais elles sont souvent séparées. La corruption religieuse n'est souvent que l'amour du plaisir, & inspirée par la nature qu'elle satisfait, sans la dégrader. La corruption politique est l'effet du gouvernement.

C'est dans la législation & dans l'administration des empires qu'il faut chercher la cause des vices & des vertus des hommes.

Les déclamations des moralistes ne font que satisfaire leur vanité, & ne produisent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos sentimens, & nos sentimens sont l'effet de la nature ou des lois.

Il faut moins censurer le luxe, qui peut être nécessaire à un grand état, & la

galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts , le goût, & des vertus politiques, que l'institution qui fait de l'homme un lâche, un esclave, un frippon ou un sot.

Il est des moralistes hypocrites. Ce sont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, & qui se déchaînent contre quelques excès dans la jouissance des plaisirs.

D'après les principes posés ci-dessus, on peut faire un catéchisme dont les préceptes seront clairs, vrais & invariables. Le peuple qui en seroit instruit ne seroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le législateur plus éclairé ne donneroit que des lois utiles, & les lois seroient respectées.

L'inexécution des lois prouve toujours l'ineptie du législateur. La récompense, la punition, la gloire, l'infamie, sont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, & créer des hommes illustres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les législateurs ont deux moyens; l'un d'unir les

intérêts particuliers à l'intérêt général : l'autre de hâter les progrès de l'esprit. Mais pour hâter ces progrès, il faut savoir si l'esprit est un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'est le sujet du troisième Discours.

Tous les hommes ont des sens assez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets ; ils ont les mêmes besoins, & ils auroient la même mémoire, s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organisés sont capables d'attention. Tous apprennent leur langue ; tous apprennent à lire, & conçoivent au moins les premières propositions d'Euclide. Cela suffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire des efforts d'attention ; & pour faire ces efforts, il faut avoir des passions.

Ce sont les passions qui fécondent l'esprit, & l'élèvent aux grandes idées. Ce sont elles qui ont formé & conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, &c. &c. Ce sont elles qui ont inspiré les vastes projets, les moyens extraordinaires, les mots sublimes

qui font les faillies des ames fortement passionnées.

On devient stupide dans l'absence des passions.

Les princes montrent quelquefois de l'esprit pour s'élever au despotisme. Leurs desirs font-ils remplis, ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la paresse, & ils s'abrutissent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes font-ils susceptibles du même degré de passion ?

L'origine des passions est dans la sensibilité physique, dans l'amour du plaisir, & la crainte de la douleur, qui remue également tous les hommes.

L'avare, en se privant de tout, se propose de s'assurer les moyens de jouir des plaisirs, & de se dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la poursuite des grandeurs. L'amour de la gloire & de la vertu n'est que le desir de jouir des avantages que la gloire & la vertu procurent.

Tous les hommes sont susceptibles de passion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire & la vertu ; tous

ont donc la puissance de s'élever aux plus grandes idées, & de faire de grandes choses. Les hommes nés égaux deviennent différens, par les lois & par l'éducation, qui doit préparer à l'obéissance & au respect pour les lois. L'éducation est trop négligée; mais pour favoir bien ce qu'elle peut faire sur les esprits, il est important de fixer d'une manière précise les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'esprit. C'est ce que nous allons voir dans le quatrième Discours.

Le nom de génie n'est donné qu'aux esprits inventeurs. Leur invention porte sur les détails ou sur le fond des choses. C'est le travail excité par les passions, & sur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, & fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaisons. Les objets dont il est entouré, les circonstances où il est placé déterminent & bornent le génie.

L'imagination est l'invention des images, comme l'esprit est l'invention des idées; elle brille dans les descriptions, les tableaux.

Les peintures sont ou grandes, ou voluptueuses.

Le sentiment est l'ame de la poésie. L'auteur qui en est privé, est toujours en-deçà ou au-delà de la nature. Celui qui n'a que de l'esprit s'éloigne toujours de la simplicité.

L'esprit n'est qu'un assemblage d'idées nouvelles, qui n'ont pas assez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainsi Machiavel & Montesquieu sont des génies ; la Rochefoucault & la Bruyère sont des hommes d'esprit.

Le talent est l'aptitude à un seul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'esprit est fin, quand il apperçoit de petits objets, & donne à deviner.

L'esprit est fort, quand il produit des idées propres à faire de fortes impressions.

Il est lumineux, quand il rend clairement des idées abstraites.

Il est étendu, lorsqu'il saisit un ensemble, & voit des rapports éloignés.

Il est pénétrant, profond, lorsqu'il voit tout dans les objets.

Le bel esprit tient plus au choix des mots & des tours, qu'au choix des idées.

L'esprit du siècle, l'esprit du monde est frivole, & porte sur de petits objets : s'il s'occupe un moment des grands-hommes & des ouvrages célèbres, il cherche à les rabaisser. C'est le dieu de la raillerie, qui considère, avec un ris malin & un œil moqueur, le Panthéon, l'église de Saint-Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'esprit, sont les effets de la force ou de la vivacité des passions. Le bon sens est l'effet de leur modération. Il se borne presque à l'esprit de conduite.

Mais il est, dit-on, des peuples qui paroissent insensibles aux passions de la vertu & de la gloire. Est-ce la faute du climat, est-ce celle du gouvernement ?

Dans leurs républiques, Horatius Clés & Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces républiques, les hommes peu passionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les républiques se corrompent, quand les honneurs & les plaisirs sont attachés à

la tyrannie , à la puissance. Les mêmes hommes qui auroient été des Scipions & des Camilles , seront des Marius & des Catilina.

La considération est une gloire diminuée. Lorsqu'elle est attachée au crédit , elle fait des flatteurs & des intrigans. L'argent est-il plus honoré que la vertu ; on voit aux Cincinnatus , aux Catons , succéder les Crassus & les Séjan. La plus haute vertu , le vice le plus honteux sont également l'effet du plaisir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un desir secret d'être despote ; parce que chaque homme a du plus au moins le desir de faire servir les autres à son bonheur.

Il ne faut pas toujours des talens & du courage pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune & des vices. Le prince commence par diviser les ordres des citoyens , par répandre une sorte d'anarchie , pour faire desirer à une partie de la nation l'abaissement de l'autre. Il fait ensuite briller le glaive de la puissance , met

les vertus au rang des crimes , multiplie les délateurs , veut étouffer les lumières , & proscriit également les Sénèques & les Traféas.

Mais les despotes donnent à la soldatesque , qui leur est toujours dévouée , le sentiment de sa force , & finissent par être ses victimes.

L'histoire des empereurs de Rome & de Constantinople , des sultans , des Turcs , des Czars , &c. , font une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de lèze-majesté est donc l'homme qui conseille à son prince de porter à l'excès & de faire trop sentir son autorité.

Les despotes , maîtres absolus des peuples qui n'osent les censurer , n'ont plus d'intérêt de s'instruire. Leurs ministres , placés par l'intrigue , n'ont aucuns principes de justice , ni d'administration , aucune idée de vertu. Ainsi l'avilissement des peuples entretient l'ignorance & l'ineptie des princes & des ministres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'in-

térêt général. Dans ces pays où la puissance est partagée entre le peuple , les grands , les rois , la nécessité où se trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'objets importans , la liberté qu'ils ont de tout penser & de tout dire , donnent aux âmes de la force & de l'élevation.

Une petite ville de Grèce a produit plus de belles actions & de grands-hommes , que tous les riches & vastes empires de l'Orient.

La force des passions est proportionnée aux récompenses qu'on leur propose. Les monceaux d'or du Mexique & du Pérou , en exaltant l'avarice des Espagnols , leur ont fait faire des prodiges. Les disciples de Mahomet & d'Odin , dans l'espérance de posséder des Houris ou les Valkiries , ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres mènent à la considération ou à la fortune , elles sont cultivées avec succès.

Le bon sens , qui est l'effet des passions foibles , ne crée , n'invente , ne change , ni n'éclaire. Quand tout est dans l'ordre , il remplit assez bien les grandes places. Faut-

il réformer des abus ; il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inspiré par les passions fortes qui fonde ou répare la constitution des empires.

Le goût est la connoissance de ce qui doit plaire à tous les hommes, ou au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette dernière sorte par l'habitude de comparer des jugemens. On acquiert le goût de la première sorte, qui est le vrai goût, par la connoissance profonde de l'humanité.

Pour réussir dans les arts, les sciences & les affaires, il faut d'abord être persuadé qu'on n'excelle pas dans plusieurs genres très-différens. Newton n'est pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres.

Il est plusieurs talens exclusifs. Il y a même certaines qualités, & même, si je l'ose dire, certaines vertus particulières, exclues par certains talens. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On vante la modération d'un philosophe, & on se plaint de son peu de

sensibilité, sans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de son ame le talent de l'observation. On veut que l'homme de génie soit toujours sage, & on oublie que le génie est l'effet des passions rarement compatibles avec la sagesse.

On peut connoître si on est né pour les grandes choses, à trois signes certains : 1°. Si on aime assez la gloire pour lui sacrifier toutes les autres passions : 2°. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages consacrés par les suffrages de tous les siècles : 3°. Si on aime véritablement les grands-hommes de son temps. Après avoir donné ces idées sur les différentes sortes de talens, l'auteur finit, comme il avoit promis, par nous parler de la science de l'éducation, qui est la connoissance des moyens propres à former des corps robustes, des esprits éclairés, des ames vertueuses. Ces moyens dépendent absolument des législateurs. Sous un mauvais gouvernement, la nature & l'éducation ne peuvent rendre les hommes ni éclairés, ni vertueux ; parce qu'ils veulent toujours leur

bonheur, & que sous les tyrans les lumières & la vertu ne conduisent point au bonheur.

Voilà un extrait fidèle du livre de l'*Esprit*. Il ne s'est point fait d'ouvrage où l'homme soit vu plus en grand, & mieux observé dans les détails. On a dit de Descartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire d'Helvetius qu'il l'a connu. Il est le premier qui ait fondé la morale sur la base inébranlable de l'intérêt personnel. Il est celui des philosophes qui a le plus dissipé ces nuages, ces faux systêmes qui nous déguisent à nous-mêmes, & nous donnent de fausses idées de la vertu. Son livre est la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes sociétés. Personne n'a mieux fait sentir sur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvéniens de toute constitution politique, où les avantages du petit nombre sont préférés au bonheur du grand nombre. « Athéniens, disoit Solon, vous ferez si convaincus qu'il est de votre intérêt de suivre mes loix, que vous ne ferez pas tentés de les enfreindre ».

Voilà ce que doivent dire tous les législateurs , & ce que leur prescrit Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au-dessus de bien d'autres : c'est celui du style , qui est par-tout clair & noble. Lorsque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abstraite , il n'est que simple & précis. A-t-il accoutumé votre esprit à ces idées neuves , son style prend de la majesté , de la force & des grâces. A-t-il à vous présenter une de ces vérités qui intéressent plus particulièrement les hommes , il la pare des richesses de son imagination ; & cette imagination , toujours soumise à la philosophie , l'embellit , sans l'égarer. Elle ne sert qu'à rendre les vérités plus sensibles , & , pour ainsi dire , plus palpables. C'est dans la même vue qu'il répand dans son livre tant de contes plaisans ou intéressans. Ces contes sont des apologues ; & , s'il les a un peu prodigués , il faut se ressouvenir qu'il écrivoit en France , & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorsque cet ouvrage parut à Paris , les vrais philosophes l'estimèrent , les petits mo-

ralistes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlèrent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent, & avec raison. Une femme célèbre par la solidité & les agrémens de son esprit, disoit d'Helvetius : « C'est un homme qui a dit le secret de tout le monde ».

Les théologiens préparèrent un plan de persécution, qu'ils firent précéder par des critiques absurdes. On disoit dans le *Journal chrétien* & dans des mandemens emphatiques : « que le pernicieux livre de l'*Esprit*, étoit une vapeur sortie de l'abyme; que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la vertu à force ouverte, un serpent qui tendoit des embûches, qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes, sans respect pour Origène, qui a dit expressément que l'homme opère par la raison, & la bête par l'instinct; que l'auteur a tort de parler de législation, attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut savoir là-dessus; qu'il n'y a rien dans les livres sacrés, ni dans les SS. Peres de ce qui est contenu dans le livre de l'*Esprit*; que l'amour de la gloire & l'amour de la

patrie doivent être condamnés comme passions, parce que toutes les passions sont les fruits du péché ».

D'autres théologiens aussi lumineux, disoient : « que la philosophie des encyclopédistes & d'Helvetius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la postérité, & que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit, d'âge en âge, le bon grain semé dans le champ du père de famille ».

Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité ; il ne pensa pas même à répondre à des accusations si vagues & si absurdes. Comment l'auroit-il fait ? Comment prouver, dit Pascal, qu'on n'est pas une porte d'enfer ? Il eut quelque inquiétude, lorsqu'il fut menacé d'une censure de la Sorbonne. Il la vit paroître, & ne la trouva que ridicule. Une suite de quelques-unes des propositions condamnées par cette faculté, justifiera bien le mépris d'Helvetius.

« La sensibilité physique produit nos idées, ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les sens ».

„ Le

» Le desir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu.

» C'est par de bonnes lois qu'on rend les hommes vertueux.

» La douleur & le plaisir font penser & agir les hommes.

» Il faut traiter la morale comme les autres sciences, & faire une morale comme une physique expérimentale.

» C'est à la différente manière dont le desir du bonheur se modifie, qu'on doit ses vices & ses vertus.

» Les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts.

» Les actions vertueuses sont les actions utiles au public.

» De tous les plaisirs des sens l'amour est le plus vif.

» Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier & l'intérêt général.

» Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, &c. &c.

Peu de temps après que cette censure eut

paru, quelques prêtres, & le nommé Neuville, jésuite, prêchèrent à Paris & à la cour contre le livre de l'*Esprit*.

La haine des molinistes & des jansénistes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accusoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; & pour s'en justifier, les uns & les autres se piquoient d'un grand zèle contre les philosophes. Les jansénistes avoient plus de crédit dans le parlement, & les molinistes à Versailles. Les jansénistes vouloient faire brûler l'auteur du livre, & les jésuites vouloient se faire honneur à la cour de le persécuter.

Il faut leur rendre justice: plusieurs d'entre eux étoient amis d'Helvetius, autant que des jésuites peuvent être amis. Il avoit ménagé leur ordre; & dans son ouvrage, où il se moquoit de tant de prédicateurs & de docteurs, il n'avoit pas cité un seul jésuite. Ces pères lui en favoient gré; & d'abord ils parlèrent de son livre avec modération, ils lui donnèrent même quelques éloges; mais les jansénistes s'étant dé-

clarés les persécuteurs d'Helvetius, les jésuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier ecclésiastique se déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit plus se taire avec bienfiance. Enfin le parlement étoit près de sévir; les jésuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux, ami depuis vingt ans d'Helvetius (& cette qualité m'empêchera de le nommer), imagina qu'il feroit un honneur infini à lui & à son ordre, s'il pouvoit faire rétracter un philosophe. Il ourdit une intrigue contre son ami & son bienfaiteur, & la suivit avec l'activité & la perfidie affectueuse d'un prêtre de cour.

Il proposa d'abord à Helvetius de signer une petite rétractation qui devoit, disoit-il, lui ramener les bontés de la reine, & le préserver des fureurs jansénistes. Le philosophe Helvetius consentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans sa préface, « que si, contre son attente, quelques-uns de ses principes n'étoient pas conformes à l'intérêt du genre-humain, il déclaroit d'avance qu'il les

défavouoit , & que , sans garantir la vérité d'aucune de ses maximes , il ne garantissoit que la droiture & la pureté de ses intentions ».

Le jésuite se fit d'abord valoir d'avoir obtenu une espèce de rétractation ; mais il en vouloit une plus précise , plus détaillée , & sur-tout humiliante. Il inspiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il montrait à Helvetius la nécessité de s'y résoudre , & n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à l'épouse d'Helvetius pour l'effrayer ; mais il trouvoit une femme courageuse , déterminée à passer avec son mari & ses enfans dans les pays étrangers. Il réussit mieux auprès de la mère du philosophe. Elle fut persuadée que son fils devoit à la reine les démarches que cette princesse lui demandoit. Elle insista , & déchira long-temps le cœur d'Helvetius , sans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans son livre avec une bienfaisance & une réserve qui devoient le mettre à l'abri de la censure. Et de plus , il s'étoit soumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit eu un censeur

royal, dont il avoit respecté les jugemens. Comment pouvoit-il être coupable? Quand même son livre auroit été repréhensible, on ne pouvoit s'en prendre qu'au censeur; & c'est ce qu'on fit craindre à Helvetius. Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'il alloit être la cause de la disgrâce, peut-être même de la perte d'un homme estimable; &, pour le sauver, il signa ce qu'on voulut.

Ainsi, pour avoir démontré que l'unique manière de rendre les hommes vertueux & heureux, étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général, Helvetius fut traité comme Galilée le fut pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en se relevant : *E però si muove*. La postérité a été de son avis; & plus elle s'éclairera, & plus elle pensera comme Helvetius.

On croit bien que sa soumission n'appaisa pas les prêtres. Il reçut ordre de se défaire de sa charge, & M. Tercier, son censeur, fut destitué de sa place de premier commis aux affaires étrangères. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jésuites. Les jansénistes vou-

loient aller plus loin. Le parlement, qui assurément entendoit peu le livre de l'*Esprit*, alloit poursuivre M. Tercier & Helvetius, lorsqu'un arrêt du conseil, qui se bornoit à supprimer le livre, sauva l'auteur & le censeur.

Tandis qu'une secte de théologiens se ménageoit le plaisir d'humilier un grand-homme, & qu'une autre se flattoit de l'espérance de le faire brûler, les journalistes de France mêlèrent leur voix à celle de ces tigres. Ils traitèrent le livre de l'*Esprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'élève au-dessus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées & le sont encore par des hommes de bonne foi, & qui n'ont de commun avec les journalistes que de ne pas entendre Helvetius.

On l'accusa de n'avoir rien dit que les anciens n'eussent dit avant lui. Sans doute plusieurs des vérités qui se trouvent dans son livre, se trouvent chez les anciens. Mais là, elles sont éparfées, isolées, sans qu'on ait apperçu les rapports qui sont entre elles. Dans Helvetius, au contraire, elles

sont liées , elles s'appuyent , & forment le systême de l'homme.

Cette vérité , toutes nos idées nous viennent des sens , se trouve dans Aristote & dans Epicure ; mais ce n'est que dans Locke qu'elle est développée , démontrée , & qu'elle fonde la connoissance de l'esprit humain ; par conséquent c'est à Locke qu'elle appartient.

Ce qui est vice au nord , est vertu au midi , est dans Montagne comme dans Helvetius ; mais dans Montagne cette vérité est donnée comme un phénomène dont on ignore la cause. Dans le livre de l'*Esprit* la cause en est assignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les profèrent comme de simples assertions , qu'à ceux qui les démontrent , les développent , les lient à d'autres vérités , & les rendent plus fécondes.

On accusa Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Montesquieu ; & ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête , faute d'attention ou de capacité , n'a pas saisi l'ensemble du livre de l'*Esprit* , ou de

l'Esprit des lois. La chaîne des idées échappe dans M. de Montesquieu, parce qu'il est obligé d'omettre souvent les idées intermédiaires; mais cette chaîne n'existe pas moins. Elle échappe dans Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'esprit frappé de plusieurs détails, perd de vue la suite des idées principales; mais cette suite n'est pas moins dans l'ouvrage.

On osa dire qu'Helvetius anéantissoit toutes les vertus, parce qu'il faisoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions: mais qu'est-ce qu'Helvetius entend par le mot d'intérêt? L'amour du plaisir, l'aversion de la douleur. A quoi se réduit donc ce qu'il dit? A cette vérité éternelle, que, soit dans la vertu, soit dans les plaisirs, le desir de notre bonheur est toujours notre mobile.

On l'accusa aussi de favoriser la corruption des mœurs & le libertinage, parce qu'il parle de l'enthousiasme de vertu & de gloire, que l'amour des femmes a souvent

inspiré chez les Spartiates, chez les Samnites & chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes d'Helvetius, que si le libertinage régnoit chez un peuple, les femmes y seroient trop peu estimées, pour que le desir de leur plaire devînt un mobile puissant, & que quand les plaisirs sont communs ou faciles, on ne les achète ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme Helvetius de parler froidement des vertus privées, & seulement utiles à de petites sociétés. Ce n'est pas qu'il ne sentît l'estime qui leur est due, il les possédoit toutes. Mais elles sont moins son objet que les vertus qui contribuent au bonheur & à la gloire des nations; & quand ces grandes vertus sont une fois établies par de bonnes lois, les autres en deviennent la suite nécessaire.

Ce que le commun des lecteurs a le moins pardonné à Helvetius, c'est d'avoir prétendu que tous les hommes naissoient avec la même disposition à l'esprit, & qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation & le travail ne pussent élever au rang de génie.

Selon lui, c'est l'éducation seule qui distingue les hommes. La nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la constitution physique ; il suppose que l'organe intérieur qui reçoit les sensations, est le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces sensations de la même manière, qu'il opère dans tous avec la même facilité, & qu'enfin les circonstances seules & l'éducation ont fait Newton géomètre, Homère poète, Raphaël peintre, & tel critique un sot. Il emploie toutes ses forces pour établir cette opinion ; & il faut convenir que jusqu'à présent, il ne l'a pas persuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il résulte l'évidence d'une très-grande vérité : c'est qu'en général, pour étendre & former nos talens, nos qualités, nous comptons trop sur la nature, & pas assez sur l'éducation. Cette maxime de Locke, que nous naissons les disciples des objets qui nous environnent, est mise dans tout son jour par Helvetius. Il faut dire encore que si chaque homme n'est pas né avec les mêmes dispositions qu'un autre, les

hommes considérés en masse, sont réputés égaux. Le législateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés; & ses lois, comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choisir personne pour inspirer à lui seul la vertu ou le génie. C'est au philosophe qui observe les hommes dans le détail, à voir les différences que la nature a mises entre eux. Mais ces différences s'anéantissent aux yeux du législateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce siècle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquisition; mais que cette condamnation sollicitée par le clergé de France, n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré & réimprimé. Plusieurs hommes revêtus des premières dignités de l'église, & entre autres, le cardinal Paffionnei, s'empresèrent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaisir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal, que nous ne nommons point, parce qu'il vit encore, lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome*

la sottise & la méchanceté des prêtres françois.
Tous les journaux d'Italie le comblèrent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre : *Questa è un opra che all'umanità apporterà infallibilmente un gran-vantaggio.* Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deé rallegrarsi, essendo sicuro della gratitudine, & della stima che per lui avranno i veri dotti, e quelli che ben comprendono le di lui grande idée.*

Le succès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit plusieurs éditions dans la première année. En Ecoſſe, MM. Hume & Robertson en parlèrent comme d'un ouvrage supérieur. Plusieurs poètes anglois le célébrèrent. Il n'eut de critiques dans cette île éclairée, que celles d'un petit nombre de partisans que s'y conserve la philosophie de Platon, embellie & rendue spécieuse par mylord Shaftsburi.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre d'Helvetius. Le fameux Gottſched mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit, que si le livre de l'*Esprit* a été condamné

ET LES OUVRAGES D'HELVETIUS. 61
en France & dans un pays qui croit à l'infail-
libilité du pape, il doit réussir chez les
protestans & dans les pays où les hommes
ont conservé leurs droits. « Il ajoute, que
l'auteur vient de détruire plusieurs préjugés
funestes à sa patrie, & qu'il éclaire le monde
sur les principes de la morale & de la légis-
lation ».

Son livre fut lu avec avidité dans toutes
les cours d'Allemagne, & il fut reçu avec
les mêmes transports en Suède, & jusqu'en
Russie. La reine de Suède disoit à un homme
qu'elle honoroit de sa confiance : « Que je
voudrois m'entretenir avec Helvetius ! je
voudrois au moins qu'il sût le plaisir qu'il
me donne. Ecrivez-lui de ma part combien
je l'admire ».

L'ambassadeur de France à Pétersbourg
lui écrivoit : « J'ai trouvé en arrivant l'es-
prit russe aussi occupé du vôtre que tout le
reste de l'Europe. Et c'est avec un grand
plaisir que je me charge d'être l'interprète
des gens éclairés de cette nation. Je prends
la liberté de m'étendre avec eux sur vos
qualités. Comme citoyen & comme mi-

nistre, je dois connoître & faire connoître tout ce qui honore ma patrie ».

Le petit nombre de François dont les suffrages méritent d'être comptés, citoient le livre de l'*Esprit* avec éloge dans leurs ouvrages, & le défendoient avec chaleur dans la conversation. M. de Voltaire donnoit à Helvetius les témoignages les plus flatteurs de son estime :

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon :

Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoissance :

Votre livre est dicté par la saine raison.

Partez vite, & quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un asyle; il le console, il le soutient, il l'encourage. Il lui souhaite & lui propose de vivre dans une entière indépendance, où il puisse faire usage de son amour pour la vérité, de son éloquence & de son génie. Il écrit en même temps à d'autres personnes, qu'il est le partisan le plus zélé d'Helvetius; que notre nation est bien ridicule, & que si-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde est alarmé, comme si les Anglois faisoient une descente. Il ajoute qu'en Angleterre le livre

de l'*Esprit* n'auroit fait à son auteur que des disciples & des amis ; parce qu'au lieu d'hypocrites & de petits importans, les Anglois n'ont que des philosophes qui nous instruisent, & des marins qui nous donnent sur les oreilles. Il invite sur-tout ses compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penser, & leur profond mépris pour les fadaïses de l'école. Il assure que depuis long-temps il n'a pas vu un seul honnête homme qui, sur les choses essentielles, ne pensât comme Helvetius.

Tant de suffrages illustres, les éditions du livre de l'*Esprit* qui se succédoient rapidement, son succès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvoit se rendre d'avoir fait un livre utile au genre-humain, les signes éclatans de la reconnoissance universelle, le doux sentiment de sa gloire, guérissent bientôt les blessures qu'avoient faites à Helvetius la cabale & l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il passoit la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré. Bon mari & bon père, content de sa femme & de ses enfans, il y

goûtoit tous les plaisirs de la vie domestique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le sentir. Une femme du monde disoit en parlant d'eux : « Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari , ma femme , mes enfans ».

Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre source de bonheur. A peine avoit-il été possesseur de sa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à son caractère de bienfaisance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vasseconcelle. Il ne possédoit qu'un petit bien chargé de redevances au seigneur ; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. Helvetius, en achetant la terre, achetoit aussi les droits sur les sommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau seigneur, ne manquèrent pas d'exiger, avec rigueur, tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorsqu'on lui annonça M. de Vasseconcelle. Celui-ci dit à Helvetius que l'état de ses affaires ne lui
avoit

avoit pas permis depuis plusieurs années de payer ce qu'il devoit au seigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état , dans ce moment , de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante , & les arrérages d'une année. Il ajouta que si on en exigeoit davantage , & si on continuoit les procédures , on le ruineroit sans ressource : « Je fais , lui dit le philosophe , que vous êtes un galant homme , & que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter ». Il lui donne une quittance générale. M. de Vasseconcelle se jette à ses genoux en s'écriant : « Ah ! Monsieur , vous sauvez la vie à ma femme & à cinq enfans ». Helvetius le relève en l'embrassant ; lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre , & lui fait accepter une pension de 1000 livres pour élever ses enfans.

D'autres gentilshommes ou voisins , ou vassaux d'Helvetius , eurent recours à lui dans leurs besoins ; plusieurs furent préve-

nus. Ceux qui, pendant la guerre, avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire; ceux qui avoient des enfans à élever, un bien en désordre, pouvoient compter sur le seigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette classe, qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Étang, qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçus d'Helvetius.

Si ses fermiers esluyoient quelque perte, si l'année n'étoit pas féconde, il leur faisoit d'abord des remises, & souvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses terres un chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une pharmacie bien fournie de tout, & dont les remèdes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à son état. Helvetius alloit le voir souvent, il le consolait, il avoit soin qu'il fût bien servi; quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une manière assez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la chose contestée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de payfans qui montroient des mœurs & de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour convives des vieillards, des femmes décrépites, qui avoient toute la grossièreté de leur état, mais qui étoient justes, & faisoient du bien.

Il a fait souvent jouir ses amis d'un spectacle délicieux, celui de son arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfans venoient l'entourer, l'embrasser, pouffoient des cris, & verfoient des larmes de joie. A son départ, son carrosse étoit long-temps suivi d'une foule de ses vassaux ou seulement de ses voisins.

Il excitoit le travail dans toutes ses terres, & il vouloit exciter l'industrie à Voré, parce qu'elle pouvoit seule donner aux habitans une aisance que leur refuse la stérilité du terrain. Il essaya de faire faire du point d'Alençon. Mais jusqu'à présent cet essai n'a pas réussi; il a été plus heureux dans une autre entreprise. Après avoir été trompé par des agens infidèles, ou peu intelligens, il a enfin établi une manufacture de bas au

métier, qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il passoit toutes ses matinées à méditer & à écrire. Le reste du jour, il cherchoit de la dissipation. Il aimoit la chasse ; mais pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas de multiplier le gibier. Il est vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de braconniers. Il fit faire des défenses sévères ; mais les gardes qui le connoissoient, ne portoient pas fort loin la sévérité. Un jour un payfan vint chasser jusques sous les fenêtres du château. Helvetius en fut irrité, & ordonna que cet homme fût veillé de près, & arrêté à la première occasion. Dès le lendemain on lui amène le coupable. Helvetius, fort en colère, se lève, & court au chasseur que deux gardes traînoient dans la cour du château. Après l'avoir regardé un moment : « Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : si vous aviez besoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé ? je vous en aurois donné ». Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté

au payfan , & lui fit donner du gibier.

Cependant madame Helvetius , indignée de l'insolence des braconniers , affuroit son mari que tant qu'il ne les puniroit pas , ils continueroient leurs chasses. Il en convint , & promit d'ufer de rigueur. Il ordonna à fes gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit sur fes terres , & de le défarmer. Peu de jours après ces ordres , ils arrêtent un payfan qui chaffoit , lui ôtent fon fusil , & le conduisent en prifon , dont il ne fortit qu'après avoir payé l'amende. Helvetius informé de cette aventure , va trouver le payfan , mais en fecret , dans la crainte d'effuyer les reproches de madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit fe passer entre eux , il lui paye le prix de fon fusil , & lui rend la fomme à laquelle l'amende & les frais pouvoient fe monter. Madame Helvetius , de fon côté , n'étoit pas tranquille. Elle difoit à fes enfans : « Je fuis la caufe que ce pauvre homme eft ruiné : c'eft moi qui ai excité votre père à faire punir les braconniers ». Elle fe fait con-

duire chez celui qui lui faisoit tant de pitié, elle demande à quoi se monte la somme de l'amende & des frais, & le prix du fusil. Elle paye le tout, & le payfan reçut l'argent sans manquer au secret qu'il avoit promis à Helvetius.

La même année, à son retour à Paris, il lui arriva une petite aventure, qui prouve que sa philosophie & sa bonté ne le quittoient jamais. Son carrosse fut arrêté dans une rue par une charrette chargée de bois, & qui pouvoit se détourner aisément, & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. Helvetius impatienté, traita de coquin le conducteur de la charrette. « Vous avez raison, lui dit le payfan, je suis un coquin & vous un honnête homme; car je suis à pied, & vous êtes en carrosse. Mon ami, lui dit Helvetius, je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer ». Il lui donna six francs, & le fit aider par ses gens à ranger la charrette.

Après avoir passé sept ou huit mois dans ses terres, il ramenoit sa famille à Paris, &

y vivoit dans une assez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumières & par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la semaine aux simples connoissances. Ce jour-là, sa maison étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation & de beaucoup d'étrangers : princes, ministres, philosophes, grands seigneurs, littérateurs, étoient empressés de connoître Helvetius.

Un genre de vie si délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, & connoître cette nation célèbre, à qui l'Europe doit tant de lumières. Il vouloit voir l'effet des bonnes lois & d'une administration vigilante. Il partit pour Londres au mois de mars 1764; il fut reçu du roi, des hommes en place, des savans, comme devoit l'être un homme illustre, que sa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes; il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de

l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitans de Londres.

En traversant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un postillon mal-adroit le renversa; les glaces de la chaise furent brisées, & le postillon, qui avoit été fort froissé, jetoit des cris. Helvetius que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise, les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques payfans, qui étoient accourus pour les secourir, remarquèrent ce trait d'humanité, & le firent remarquer à d'autres. Dans le moment Helvetius fut environné de tous les habitans du bourg. Tous s'empressoient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, enfin des secours de toute espèce. Plusieurs, & même des plus riches, vouloient lui servir de postillon.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfans. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société leur est presque inconnu; mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique.

L'esprit de société rassemble à Paris des hommes qui ont le besoin des amusemens frivoles. L'esprit de société rassemble les Anglois pour s'occuper des intérêts & de la prospérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les dissipations, parce qu'ils ont des jouissances solides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus souvent le signe de la folie que l'expression du bonheur; mais on y voit l'aifance & un sage emploi du temps. On voit un peuple sérieux, occupé & content. Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée & souffrante, répandit des larmes.

Il céda l'année suivante aux instances du roi de Prusse & de plusieurs princes, qui, depuis long-temps, l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on savoit qu'il pouvoit se déterminer à voyager, les instances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit pressé de se rendre à Berlin, & de voir un grand-homme. Le roi de Prusse voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la sienne. Il l'entretint souvent, & prit

pour sa personne & son caractère l'estime qu'il avoit pour son esprit. Il fut accueilli avec la même considération chez plusieurs princes d'Allemagne, & sur-tout à Gotha.

Il remarquoit, en général, dans toutes ces cours & dans la noblesse allemande, de la philosophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il résulte de cet esprit, que sous le joug de plusieurs princes, dont la plupart sont despotiques, le peuple n'est point misérable. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore persécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant si la persécution s'étoit renouvelée contre lui, l'Angleterre est le pays qu'il auroit choisi pour asyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit dissous l'ordre des jésuites. Cette société d'intrigans, cette cabale éternelle, à laquelle se rallioient tous les ambitieux sans mérite, cette société funeste aux mœurs & aux progrès des lumières, n'avoit point été proscrire par des philosophes. Ils auroient

détruit l'ordre, mais ils auroient bien traité les individus. Les parlemens, pour la plupart jansénistes, avoient traité l'ordre comme ils le devoient, & les individus avec barbarie.

Helvetius avoit appris que ce jésuite qui avoit abusé de sa confiance, & trahi son amitié, ce jésuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine, & animé contre lui les tartufes de la cour, étoit confiné dans un village, où il souffroit dans sa vieillesse la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante louis. « Portez-les, lui dit-il, au père * * * ; mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offensé, & il seroit humilié de recevoir mes secours ».

Helvetius, dans sa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*Esprit*.

Il avoit d'abord travaillé à les justifier, à répondre aux critiques. Mais l'ouvrage fut à peine fini, que les critiques étoient oubliées. Renonçant à ce projet, il aima mieux suivre ses premières idées, & former

un plan général d'éducation. C'est le sujet de son livre de l'*Homme*, dont il a donné lui-même cette analyse.

Après avoir, dans l'exposition de cet ouvrage, dit un mot de son importance, de l'ignorance où l'on est des vrais principes de l'éducation; enfin, de la sécheresse de ce sujet, & de la difficulté de le traiter, il examine, section I;

« Si l'éducation nécessairement diffère des divers hommes, n'est pas la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes ».

L'auteur demande, à cet effet, à quel âge commence l'éducation de l'homme, & quels sont ses instituteurs.

Il voit que l'homme est disciple de tous les objets qui l'entourent, de toutes les positions où le hasard le place, enfin de tous les accidens qui lui arrivent.

Que ces objets, ces positions & ces accidens ne sont exactement les mêmes pour personne, & qu'ainsi nul ne reçoit les mêmes instructions.

Que dans la supposition impossible où les hommes eussent les mêmes objets sous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame se trouve dans la même situation, ces objets, en conséquence, n'exciteroient point en eux les mêmes idées, & qu'ainsi la prétendue uniformité d'instruction reçue, soit dans les collèges, soit dans la maison paternelle, est une de ces suppositions dont l'impossibilité est prouvée, & par le fait, & par l'influence qu'un hasard indépendant des maîtres a, & aura toujours sur l'éducation de l'enfance & de l'adolescence.

D'après ces données, il considère l'extrême étendue du pouvoir du hasard, & examine;

Si les hommes illustres ne lui doivent pas souvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, &, par conséquent, leurs talens & leurs succès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la science de l'éducation, sans resserrer les bornes de l'empire du hasard.

Si les contradictions actuelles apperçues

entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ce même hasard.

Si ces contradictions dont il donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le système religieux & le système du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins destructives de la félicité nationale, & les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels sont ces principes.

S'il est possible qu'un prince éclairé les établisse.

Si, parmi les fausses religions, il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés, & par conséquent à la perfection de la science de l'éducation.

Si, d'après ces divers examens, & dans la supposition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation ne devoit pas en produire une dans leurs idées & leurs

ET LES OUVRAGES D'HELVETIUS. 79
talens. D'où il suit que l'inégalité actuelle
des esprits ne peut être regardée dans les
hommes communément bien organisés ,
comme une preuve démonstrative de leur
inégaie aptitude à en avoir.

Il examine , section II ;

« Si tous les hommes communément bien
» organisés , n'auroient pas une égale apti-
» tude à l'esprit ».

Il convient d'abord que toutes nos idées
nous viennent par les sens ; qu'en consé-
quence on a dû regarder l'esprit comme un
pur effet , ou de la finesse plus ou moins
grande des cinq sens , ou d'une cause oc-
culte ou non déterminée , à laquelle on a
vaguement donné le nom d'organisation :

Que pour prouver la fausseté de cette
opinion , il faut recourir à l'expérience , se
faire une idée nette du mot *esprit* , le dis-
tinguer de l'ame ; & cette distinction faite ,
observer ;

Sur quels objets l'esprit agit.

Comment il agit.

Si toutes ses opérations ne se réduiroient
pas à l'observation des ressemblances & des

différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entre eux & avec nous, & si, par conséquent, tous les jugemens portés sur les objets physiques, ne feroient pas de pures sensations.

S'il n'en feroit pas de même des jugemens portés sur les idées auxquelles on donne les noms d'abstraites, de collectives, &c.

Si, dans tous les cas, juger & comparer feroit autre chose que *voir alternativement*, c'est-à-dire, *sentir*.

Si l'on peut éprouver l'impression des objets, sans cependant les comparer entre eux.

Si leur comparaison ne suppose point intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne feroit pas la cause unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaisirs, enfin de notre sociabilité.

Sur quoi il observe que cet intérêt prend, en dernière analyse, sa source dans la sensibilité physique: que cette sensibilité, par
conséquent,

conséquent , est le seul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'est point de motif raisonnable pour rejeter cette opinion.

Que cette opinion , une fois démontrée & reconnue pour vraie , on doit nécessairement regarder l'inégalité des esprits, comme l'effet :

Ou de l'inégale étendue de la mémoire ;

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq sens.

Que dans le fait , ce n'est ni la grande mémoire, ni l'extrême finesse des sens qui produit & doit produire le grand esprit.

Qu'à l'égard de la finesse des sens , les hommes communément bien organisés ne diffèrent que dans la nuance de leurs sensations.

Que cette légère différence ne change point le rapport de leurs sensations entre elles ; que cette différence , par conséquent , n'a nulle influence sur leur esprit , qui n'est & ne peut être que la connoissance des vrais rapports des objets entre eux.

Cause de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague de certains mots; tels sont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu.

Que les mots précisément définis, & leur définition consignée dans un dictionnaire, toutes les propositions de morale, politique & métaphysique, deviennent aussi susceptibles de démonstrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les esprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conséquences.

Qu'il est impossible, puisque les objets se présentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant ces objets entre eux, les hommes (soit dans le monde physique, comme le prouve la géométrie; soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la

ET LES OUVRAGES D'HELVETIUS. 83
métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se prouve, & par la ressemblance des contes des fées, des contes philosophiques, des contes religieux de tous les pays, & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les ministres des fausses religions, pour accroître & conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits, il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, l'auteur la démontre encore dans la même section par un autre enchaînement de propositions. Il fait voir que les plus sublimes idées une fois simplifiées sont, de l'aveu de tous les philosophes, réductibles à cette proposition claire, *le blanc est blanc : le noir est noir.*

Que toute vérité de cette espèce est à la portée de tous les esprits ; qu'il n'en est donc aucune , quelque grande & générale qu'elle soit , qui , nettement présentée & dégagée de l'obscurité des mots , ne puisse être également faisie de tous les hommes communément bien organisés. Or , pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités , c'est avoir une égale aptitude à l'esprit. Telle est la conclusion de la seconde section.

L'objet de la troisième section est la recherche des causes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des esprits.

Ces causes se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre , la diversité des positions où le hasard les place : diversité de laquelle résulte celle de leur instruction & de leurs idées. Pour faire sentir que c'est à ces deux causes seules qu'on doit rapporter , & la différence , & l'inégalité des esprits , l'auteur prouve que la plupart de nos découvertes sont des dons du hasard.

Que les mêmes dons ne font pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'est pas si inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'est moins le hafard qui nous manque, que nous, qui manquons au hafard.

Qu'à la vérité, tous les hommes communément bien organisés ont également d'esprit en puissance; mais que cette puissance est morte en eux, lorsqu'elle n'est point mise en action par une passion telle que l'amour de l'estime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles passions l'attention propre à féconder les idées que le hafard leur offre.

Que sans passion, leur esprit peut, si l'on veut, être regardé comme une machine parfaite; mais dont le mouvement est suspendu jusqu'à ce que les passions le lui rendent.

D'où l'on doit conclure que l'inégalité des esprits est dans les hommes le produit, & du hafard, & de l'inégale vivacité de

leurs passions. Mais de telles passions seroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'est ce qu'Helvetius examine dans la section quatrième.

Il y démontre ;

Que les hommes communément bien organisés sont susceptibles du même degré de passion.

Que leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place.

Que le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes ; que l'homme naît sans idées, sans passions, & sans autres besoins que ceux de la faim & de la soif, par conséquent, sans caractère ; qu'il en change souvent, sans changer d'organisation ; que ces changemens indépendans de la finesse plus ou moins grande de ses sens, s'opèrent d'après des changemens survenus dans sa position & ses idées.

Que la diversité des caractères dépend uniquement de la manière différente dont

se modifie dans les hommes le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce desir y engendre l'envie, l'amour des richesses, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices dont les noms divers ne désignent que les diverses applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, l'on montre dans une courte généalogie des passions, que si l'amour du pouvoir n'est qu'un pur effet de la sensibilité physique, & si tous les hommes communément bien organisés sont sensibles, tous, par conséquent, sont susceptibles de l'espèce de passion propre à mettre en action l'égal aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Mais ces passions peuvent-elles s'allumer aussi vivement dans tous? ce qu'on peut assurer, c'est que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le sentiment de l'amour de lui-

même; c'est que la force de ce sentiment est dans tous les hommes plus que suffisant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités; c'est que l'esprit humain, en conséquence, est susceptible de perfectibilité, & qu'enfin, dans les hommes communément bien organisés, l'inégalité des talens ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation; dans laquelle différence je comprends celle des positions où le hasard les place.

Dans la section cinquième, l'auteur se propose de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui, sur cette question, adoptent des principes différens des siens, & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des sens, l'inégale supériorité des esprits.

Nul n'a sur cette matière mieux écrit que M. Rousseau. Mais toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'esprit & le caractère comme l'effet de la diversité des tempéramens, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ses contradictions, à ce sujet, il résulte ;

Que la vertu, l'humanité, l'esprit & les talens sont des acquisitions.

Que la bonté n'est point le partage de l'homme au berceau.

Que les besoins physiques sont en lui des semences de cruauté.

Que l'humanité, par conséquent, est toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rousseau, d'après ses premières contradictions, tombe sans cesse dans de nouvelles ; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'instruction publique de quelques idées de M. Rousseau.

Que d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & la première jeunesse sans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence ; qu'ils sont nuls.

Des éloges donnés par M. Rousseau à

l'ignorance ; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiste.

Que les lumières n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs ; que M. Rousseau lui-même ne le croit pas.

Des causes de la décadence des empires : qu'entre ces causes l'on ne peut citer la perfection des arts & des sciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un empire despotique.

Dans la section sixième, Helvetius considère les divers maux produits par l'ignorance.

Il prouve que l'ignorance n'est point destructive de la mollesse.

Qu'elle n'assure point la fidélité des sujets.

Qu'elle juge sans examen les questions les plus importantes.

En citant celle du luxe en exemple ;

Il prouve qu'on ne peut résoudre cette question sans comparer une infinité d'objets entre eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *luxe* ; sans examiner ensuite :

Si le luxe ne feroit pas utile & nécessaire; s'il suppose toujours intempérance dans une nation.

De la cause du luxe : si le luxe ne feroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accuse d'être l'auteur.

Si, pour connoître la vraie cause du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des sociétés, y suivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Observer si cette multiplication ne produit point entre eux division d'intérêt, & cette division une répartition trop inégale des richesses nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent, & par son introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occasionne.

Des causes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'opposer à la réunion trop rapide des richesses dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels sont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du desir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où, semblables aux mers, les richesses abandonnent certaines contrées.

De l'état où se trouve alors une nation.

Du stupide engourdissement qui y remplace la perte des richesses.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent considéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occasionne l'amour de l'argent.

Si, dans l'état actuel de l'Europe, le magistrat éclairé doit desirer le trop prompt affoiblissement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'est point dans le luxe, mais dans sa cause productrice, qu'on doit chercher le principe destructeur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des questions de cette espèce.

Si, dans de telles questions, les jugemens précipités de l'ignorance n'entraînent pas souvent une nation aux plus grands malheurs.

Si, conséquemment à ce que je viens de dire, l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance, & généralement à tous ceux qui, s'opposant aux progrès de l'esprit humain, nuisent à la perfection de la législation, par conséquent, au bonheur public, uniquement dépendant de la bonté des lois.

On voit dans la section septième, que c'est l'excellence des lois, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut assurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Du peu d'influence des religions sur les vertus & la félicité des nations.

De l'esprit religieux, destructif de l'esprit législatif.

Qu'une religion vraiment utile forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agissent point conséquemment à leur croyance, mais à leur avantage personnel.

Que plus de conséquence dans leurs esprits rendroit la religion papiste plus nuisible.

Qu'en général les principes spéculatifs ont peu d'influence sur la conduite des hommes; qu'ils n'obéissent qu'aux lois de leur pays, & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la législation, que le gouvernement des jésuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inspirés par les passions de la gloire, de l'ambition & du fanatisme.

Du moyen de distinguer l'espèce de passion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jésuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle secte en France pouvoit s'opposer à leurs entreprises.

Que le jansénisme seul pouvoit détruire les jésuites.

Que sans les jésuites on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la législation.

Que pour la porter à sa perfection, il faut, ou comme un saint Benoît, avoir un ordre religieux; ou, comme un Romulus & un Pen, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre position, le génie législatif, contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain essor, ni dicter les lois parfaites, dont l'établissement procureroit aux nations le plus grand bonheur possible.

Que pour résoudre le problème de la félicité publique, il faudroit, préliminairement, connoître ce qui constitue essentiellement le bonheur de l'homme.

La huitième section fait connoître en quoi consiste le bonheur de l'individu, &, par conséquent, la félicité nationale néces-

fairement composée de toutes les félicités particulières.

Que pour résoudre ce problème politique, il faut examiner si, dans toute espèce de condition, les hommes peuvent être également heureux; c'est-à-dire, remplir d'une manière également agréable tous les instans de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi est à-peu-près le même dans toutes les professions.

Que si les empires ne sont peuplés que d'infortunés, c'est l'effet de l'imperfection des lois & du partage trop inégal des richesses.

Qu'on peut donner plus d'aisance aux citoyens; que cette aisance modéreroit en eux le desir trop excessif des richesses.

Des divers motifs qui, maintenant, justifient ces desirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puissans est la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui est plus commune & plus cruelle qu'on n'imagine.

De

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernemens.

De la religion & de ses cérémonies considérées comme remède à l'ennui.

Que le seul remède à ce mal sont des sensations vives & distinctes.

De-là notre amour pour l'éloquence, la poésie, & tous ces arts d'agrémens dont l'objet est d'exciter de ces fortes de sensations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agrémens ; de leur impression sur l'opulent oisif : qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui.

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés, parce qu'ils sont passifs dans presque tous leurs plaisirs.

Que les plaisirs passifs sont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conséquence, c'est au riche que se fait le plus vivement sentir le besoin des richesses.

Qu'il voudroit toujours être mû sans se donner la peine de se remuer.

Qu'il est sans motif pour s'arracher à une oisiveté à laquelle une fortune médiocre soustrait nécessairement les autres hommes.

De l'association des idées de bonheur & de richesse dans notre mémoire; que cette association est un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, sans être également riches & puissans, les citoyens feroient & pourroient même se croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des sociétés, mais comme un accident occasionné par l'imperfection de leur législation.

Il est traité, dans la section neuvième, de la possibilité d'indiquer un bon plan de législation.

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle, & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes lois.

Des premières questions à se faire à ce sujet.

Des récompenses, de quelque espèce qu'elles soient, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompent jamais les mœurs.

Du luxe de plaisir. Que tout plaisir décerné par la reconnoissance publique fait chérir la vertu, fait respecter les lois dont le renversement, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais l'effet de l'inconfiance de l'esprit humain.

Des vraies causes des changemens arrivés dans les lois des peuples.

Que ces changemens prennent leur source dans l'imperfection de ces mêmes lois, dans la négligence des administrateurs qui ne savent ni contenir l'ambition des nations voisines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la sagesse des réglemens, & qui d'ailleurs élevés dans des préjugés nuisibles, favorisent l'ignorance des

vérités dont la révélation assureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'est jamais funeste qu'à celui qui la dit.

Que sa connoissance utile aux nations n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette assertion est la lenteur avec laquelle la vérité se propage.

Des gouvernemens.

Que dans aucun, le bonheur du prince n'est, comme on le croit, attaché au malheur des peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire suppose le libre usage des moyens de la découvrir.

Que privées de cette liberté, les nations croupissent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le législateur, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais forcé de sacrifier le bonheur de la génération présente à celui de la génération future.

Qu'une telle supposition est absurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général, plus indifférens pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fausse, selon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au besoin la vérité des démonstrations géométriques.

Qu'il leur fait estimer en eux la cruauté qu'ils détestent dans les autres.

Qu'il leur fait respecter le crime.

Qu'il fait les saints.

Qu'il prouve aux grands la supériorité de leur espèce sur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puissant commande plus impérieusement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt secret cache toujours aux parlemens la conformité de la morale des jésuites & du papisme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce

» que tu ne voudrois pas qu'on te fit ».

Qu'il dérobe à la connoissance du prêtre honnête homme, & les maux produits par le catholicisme, & les projets d'une secte, intolérante parce qu'elle est ambitieuse, & régicide parce qu'elle est intolérante.

Des moyens employés par l'église pour s'affervir les nations.

Du temps où l'église catholique laisse reposer ses prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'église prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition ecclésiastique.

Que le tolérantisme seul peut la contenir ; peut, en éclairant les esprits, assurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractère est susceptible de toutes les formes que lui donnent les lois, le gouvernement, & sur-tout l'éducation publique.

Il s'agit, dans la section dixième, de la puissance de l'éducation : des moyens de la perfectionner : des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science.

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on tracerait le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes font comme les particuliers, le produit de leur instruction.

Qu'on ne peut attendre de grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'instruction publique sur la domestique.

Idée générale sur l'éducation physique de l'homme.

Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverses professions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obstacles qui s'opposent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du prêtre, premier obstacle.

Imperfection de la plupart des gouvernemens, second obstacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en suppose une dans les lois & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite, & les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'instruction une fois levés, le problème de la meilleure éducation possible est résolu.

Le but de l'auteur, dans sa conclusion, c'est de prouver l'analogie de ses opinions avec celles de Locke.

De faire sentir toute l'importance & l'étendue du principe de la sensibilité physique.

De répondre au reproche de matérialisme & d'impiété.

De montrer toute l'absurdité de telles accusations, & l'impossibilité pour tout moraliste éclairé, d'échapper à cet égard aux censures ecclésiastiques.

Cet ouvrage est la suite du livre de l'Esprit. C'est le même fond d'idées vraies, avec de plus grands développemens peut-être, avec plus de profondeur dans les principes & d'étendue dans les conséquences. Son dessein n'étant pas de le publier de son vivant, il n'eut pas le temps de donner à sa composition le même soin, ni le même degré de perfection qu'à son livre de l'Esprit. La violence de la persécution avoit beaucoup diminué de son amour pour la gloire. Le seul desir d'être utile après lui, l'animoit encore. Sa belle ame étoit sensiblement touchée du bien que doivent produire un jour ses écrits ; mais il ne vouloit plus rien donner au public.

Il voyoit la philosophie persécutée par des cabales puissantes, se former peu de disciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé ; mais il n'en étoit pas étonné : « La vérité, disoit-il, qui ne peut jamais nuire au genre-humain, ni même à aucune de ces grandes sociétés qu'on appelle les nations, est souvent opposée aux intérêts de

ce petit nombre d'hommes qui sont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui sont tous remplis de ce qu'on appelle l'esprit de corps. Ils tendent sans cesse à usurper les uns sur les autres, & tous sur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les aînés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment sera reçu de ces corps un philosophe qui viendra leur dire : Avant tout, soyez citoyens, voilà vos fonctions : remplissez-les avec zèle ; voilà vos droits, conservez-les sans les étendre ? Là, des ministres d'un esprit borné & d'un caractère altier, incapables de voir les abus qui se sont introduits, & ceux qui tiennent à la constitution de l'état, sont conduits par la routine, & la suivent ; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? C'est ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philosophie vient leur montrer. Ils ont des fantaisies, des projets pour leurs favoris, leurs parens. Croyez-vous qu'ils puissent entendre dire sans impatience, qu'ils ne doivent avoir en vue

ET LES OUVRAGES D'HELVE TIUS. 107
que le bien de l'état ? Qu'ont-ils à desirer ?
De ne point éprouver de contradiction. Et
pour cela , que faut-il faire ? Oter à l'auto-
rité toutes ses bornes , dût-on lui ôter
toute sa solidité. Mais ces abus que les mi-
nistres respectent ou tolèrent , à qui sont-ils
nuisibles ? à la patrie , qui n'est qu'un vain
nom. A qui peuvent-ils être utiles ? aux
grands. Jugez ce que ces grands penseront
d'une secte d'hommes qui leur proposent
d'être modérés & justes. Le prince , les
grands sont environnés de prêtres , qui ,
dans les siècles d'ignorance , régnoient sur
les princes & sur les peuples. Si le monde
s'éclaire , ils ne seront plus respectés , & on
les verra comme des hommes ridicules , ou
souvent dangereux. Peut-on leur savoir
mauvais gré de l'espèce de rage avec la-
quelle ils déchirent la philosophie ? Doit-on
s'étonner qu'ils soient bien reçus dans les
cours , où ils viennent dire : Dieu vous a
donné la puissance ; ils nous charge de l'ap-
prendre aux peuples ? Au lieu de vous fa-
tigner à faire de bonnes lois , à donner

l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, & laissez-nous faire : cela est plus aisé.

Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, & celle des courtisans; ces gens-là laisseront-ils établir en paix que leurs fortunes ne sont pas toujours légitimes, & qu'ils en font un usage odieux? Pourront-ils consentir qu'on les fasse rougir de ces mêmes richesses, qui sont l'aliment de leur orgueil? Vous voyez que la philosophie doit être poursuivie dans les palais & jusques dans les cabanes, par les classes de la société qui, du moins pour un moment, déterminent l'opinion; & devant qui la philosophie a-t-elle à se défendre? Quels sont ses juges? Des fots. Mais, me direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres estimables qui, sans être au nombre des philosophes, adoptent leurs principes, s'en parent & les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'esprit sont les rivaux humiliés des hommes de génie, & les détestent. Vous

auriez compté plus d'un bel-esprit dans les détracteurs de Descartes & de Corneille, & plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon & de Fontenelle. La philosophie réduit le bel-esprit, les petits talens à leur juste valeur; & ils ont intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles & corrompus, qui s'élèvent contre toute liberté de penser. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philosophie y est honorée & heureuse? C'est qu'en Angleterre, l'intérêt général & l'intérêt particulier ne sont point opposés; c'est qu'il y règne l'amour de l'ordre & de la patrie. Si l'honneur véritable, si l'esprit de citoyen, si les vraies vertus renaissent jamais chez les nations où la philosophie est persécutée, elle y auroit de la considération. Si ces nations, au contraire, tombent sous le despotisme, &, par conséquent, se corrompent de plus en plus, la philosophie y sera proscrite pour jamais ».

C'est d'après ces idées qu'Helvetius étoit revenu à son premier talent, & qu'il ne s'oc-

cupoit plus que de son poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laissé sans en faire usage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le quatrième chant, & par une épître qu'il a composée. Il comptoit travailler encore plusieurs années à cet ouvrage, & le donner lorsque ses amis & lui-même en feroient contens. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté!

On remarqua au commencement de 1771, quelques changemens dans son humeur & dans ses goûts. On ne lui trouvoit pas sa sérénité ordinaire. Il aimoit moins les conversations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit; il n'alloit presque plus à la chasse. Ce changement n'alarmoit pas sa famille & ses amis. On étoit bien loin de le regarder comme un signe de décadence. On l'attribuoit à des causes morales. Ces dernières années ont été l'époque des malheurs publics, auxquels Helvetius fut fort sensible. Le désordre des finances, & le changement dans la constitution de l'état, répandirent une consternation géné-

rale. Un grand nombre de suicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, sont de tristes preuves de cette consternation. Des maux physiques l'augmentoient encore. Les récoltes n'étoient point abondantes. Tant que la disette a duré, les aumônes d'Helvetius n'ont pas permis à ses vassaux d'en souffrir. Dans ces années malheureuses, il a prolongé son séjour à sa campagne, qui lui devenoit plus chère par le besoin qu'elle avoit de lui. Et d'ailleurs, le spectacle d'une misère qu'il ne pouvoit soulager, lui rendoit triste le séjour de Paris. Il y faisoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduisoit chez lui, avec beaucoup de mystère, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent, en leur présence, il disoit à son valet de chambre : « Chevalier, je vous défends de parler de » ce que vous voyez, même après ma » mort ».

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets ; & on lui en faisoit des reproches. « Si j'étois roi,

difoit-il, je les corrigerois ; mais je ne suis que riche, & ils font pauvres ; je dois les secourir ».

Sa bonne constitution & une santé rarement altérée, sembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il sentoit qu'il perdoit ses forces. Une attaque de goutte qui se portoit à la tête & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoissance, & bientôt la vie.

Le 26 décembre 1771, il fut enlevé à sa famille, à ses amis, aux infortunés, & à la philosophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi-bien qu'Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la santé & le génie. Dans sa jeunesse, il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles & réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans son caractère, c'est-à-dire, la douceur & la bienveillance. Il avoit l'ame courageuse, & naturellement révoltée contre l'injustice & l'oppression.

Personne n'a dû être plus convaincu que lui, que pour réussir à tout, il ne faut que
vouloir

ET LES OUVRAGES D'HELVETIUS. 113
vouloir fortement. Il avoit été bon danseur, habile à l'escrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poète, grand philosophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais sans passion, & entraîné par les sens; il n'avoit pas dans l'amitié de préférence exclusive. Il y portoit plus de procédés que de tendresse. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient sensible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu nécessaires. Sa conversation étoit souvent celle d'un homme rempli de ses idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit assez la dispute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penser ceux qu'il en croyoit capables; il disoit qu'il alloit avec eux à *la chasse des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; & il se paroît si peu de sa supériorité, que plusieurs hommes d'esprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps sans la deviner. Il craignoit le commerce

des grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embaras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, & c'est la seule passion qu'il ait éprouvée ; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inspiré ses bienfaits. Personne ne les a cachés avec plus de soin. Il n'auroit pas donné à ses plaisirs un temps qu'il destinoit à l'étude ; & dans sa jeunesse même, lorsqu'il étoit retiré dans son cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.

P R É F A C E

D E. L' E S P R I T.

L'OBJET que je me propose d'examiner dans cet ouvrage, est intéressant ; il est même neuf. L'on n'a, jusqu'à présent, considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands écrivains n'ont jeté qu'un coup-d'œil rapide sur cette matière ; & c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du cœur & des passions de l'homme, qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernemens, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis sur cette matière, sont, je pense, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres sciences, & faire une morale comme une physique

expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée que par la persuasion où je suis que toute morale, dont les principes sont utiles au public, est nécessairement conforme à la morale de la religion, qui n'est que la perfection de la morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé, & si, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce seroit une erreur de mon esprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les désavoue.

Je ne demande qu'une grâce à mon lecteur, c'est de m'entendre avant que de me condamner; c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'est pas l'effet d'une sotte confiance; j'ai trop souvent trouvé mauvais le soir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumières.

Peut-être ai-je traité un sujet au-dessus de mes forces: mais quel homme se connoît assez lui-même pour n'en pas trop présumer? Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'ap-

probation du public. Si je ne l'obtiens pas, je serai plus affligé que surpris: il ne suffit point, en ce genre, de desirer pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai est utile aux hommes. Si je m'en suis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de consolation. Si les hommes, comme le dit M. de Fontenelle, ne peuvent, en quelque genre que ce soit, arriver à quelque chose de raisonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuisé toutes les sottises imaginables; mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens; j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. Que de sottises, ajoute M. de Fontenelle, ne dirions-nous pas maintenant, si les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainsi dire, enlevées!

Je le répète donc: je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque assuré qu'on soit de ses intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écoutés, & ses fréquentes déclama-

tions sont si propres à séduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jeté les hommes de génie, semble déjà présager le retour des siècles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talens qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; & cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces Discours, on s'apercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeler, en les condamnant,

que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation sans lumières, lorsqu'elle cesse d'être sauvage & féroce, est une nation avilie, & tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la science militaire des Romains qui triompha des Gaules.

Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvéniens dans un tel instant; cet instant passé, cette même vérité redevient utile à tous les siècles & à toutes les nations.

Tel est enfin le sort des choses humaines: il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans de certains momens: mais ce

n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoissance de certaines vérités, il ne seroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puissans & souvent même mal intentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Aussi le public éclairé, qui seul en connoît tout le prix, la demande sans cesse : il ne craint point de s'exposer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il estime le plus, est cette élévation d'ame qui se refuse au mensonge. Il sait combien il est utile de tout penser & de tout dire ; & que les erreurs même cessent d'être dangereuses, lorsqu'il est permis de les contredire. Alors elles sont bientôt reconnues pour erreurs ; elles se déposent bientôt d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli, & les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des siècles.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

ON dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeler *Esprit* : chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot , & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit* , & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend , il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser (& l'esprit n'est , en ce sens , que l'assemblage des pensées d'un homme) , ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit , pris dans cette dernière signification , il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés , ou , si je l'ose dire , deux puissances passives , dont l'existence est généralement & distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions dif-

férentes que font sur nous les objets extérieurs : on la nomme *sensibilité physique*.

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous : on l'appelle *mémoire* ; & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée , mais affoiblie.

Ces facultés , que je regarde comme les causes productrices de nos pensées , & qui nous sont communes avec les animaux , ne nous fourniroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées , si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

Si la nature , au lieu de mains & de doigts flexibles , eût terminé nos poignets par un pied de cheval , qui doute que les hommes sans arts , sans habitations , sans défense contre les animaux , tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture , & d'éviter les bêtes féroces , ne fussent encore errans dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1) ?

(1) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes ; on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penser , & peut-être n'a-t-on pas assez scrupuleusement cherché , dans la différence du physique de l'homme & de l'animal , la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne , comme dans le bœuf & le cerf , ou par des ongles , comme dans le chien & le loup , ou par des griffes , comme dans le lion & le chat. Or , cette différence d'organisation , entre nos mains & les pattes des animaux , les prive non-seulement , comme le dit M. de Buffon , presque en entier du sens du tact , mais encore

Or, dans cette supposition, il est évident que la police n'eût, dans aucune société, été portée au degré

de l'adresse nécessaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains.

2°. La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'observations, ni par conséquent d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins, & doivent par conséquent avoir moins d'invention : si les animaux voraces ont en général plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié sur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants & les rhinocéros ne se trouvent que sous certaine latitude.

Or, plus l'espèce d'un animal susceptible d'observation est multipliée, plus cette espèce d'animal a d'idées & d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont à-peu-près aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ? C'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre ; c'est que parmi les différentes espèces de singes, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme ; c'est que les singes sont frugivores, qu'ils ont moins de besoins, & par conséquent moins d'invention que les hommes ; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes & les animaux, tels

de perfection où maintenant elle est parvenue. Il n'est aucune nation qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines nations sauvages qui n'ont pas deux cents idées (1), deux cents mots pour

que les tigres, les lions, &c. ; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant, comme les enfans, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'ennui, qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisième Discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines : je répondrai à cette objection, que l'écriture & l'église n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit en plaisantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du fruit défendu.*

(1) Les idées des nombres, si simples, si faciles à acquérir, & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois que par le mot *beaucoup.*

exprimer leurs idées , & dont la langue , par conséquent , ne fût réduite , comme celle des animaux , à cinq ou six sons ou cris (1) , si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs* , de *flèches* , de *filets* , &c. , qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que , sans une certaine organisation extérieure , la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si , par le secours de cette organisation , ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer , à ce sujet , dans aucun examen ; peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question , autrefois agitée par les philosophes (2) , débattue entre les anciens pères & renou-

(1) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une île qui ne produisoit ni arbre , ni arbruste , & qui , vivant du poisson que les flots de la mer jetoient dans les petites baies de l'île , n'avoient d'autre langue qu'un glouffement semblable à celui du coq-d'Inde.

(2) Quelque stoïcien décidé que fût Sénèque , il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. « Votre lettre , » écrit-il à un de ses amis , est arrivée mal à propos : lorsque je l'ai reçue , je me promenois délicieusement dans le palais de l'espérance ; je m'y assurois de l'immortalité de mon ame ; mon imagination , doucement échauffée par les discours de quelques grands-hommes , ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils ne la prouvent ; déjà je commençois à me déplaire à moi-même , je méprisois les restes d'une vie

vellée de nos jours (1), n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet, que si l'église n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumières de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration; qu'on

» malheureuse, je m'ouvris avec délices les portes de
 » l'éternité. Votre lettre arrive: je me réveille, & d'un
 » songe si amusant, il me reste le regret de le reconnoître
 » pour un songe ».

Une preuve, dit M. Deslandes dans son *Histoire critique de la philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que, du temps de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énerroit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

(1) Saint Irénée avançoit que l'ame étoit un souffle: *flatus est enim vita*. Voyez la *Théologie païenne*. Tertullien, dans son *Traité de l'ame*, prouve qu'elle est corporelle. *Tertull. de animâ, cap. 7, pag. 268*. Saint Ambroise enseigne qu'il n'y a que la très-sainte Trinité exempte de composition matérielle. *Ambr. de Abrahamo*. Saint Hilaire prétend que tout ce qui est créé est corporel. *Hilar. in Math. pag. 633*. Au second concile de Nicée, on croyoit encore les anges corporels: aussi y lit-on sans scandale ces paroles de Jean de Thessalonique: *Pingendi angeli, quia corporei*. S. Justin & Origène croyoient l'ame matérielle; ils regardoient

doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, & , par conséquent, ne porter que des jugemens provisoires. Il en seroit de ce problème comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (1). Je ne m'ar-

son immortalité comme une pure faveur de Dieu : ils ajoutoient qu'au bout d'un certain temps les ames des méchans seroient anéanties : *Dieu, disoient-ils, qui de sa nature est porté à la clémence, se lassera de les punir, & retirera son bienfait.*

(1) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiome dans les écoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu ; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guère assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps ? Dieu, par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets ? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, & que tout l'univers ne soit un pur phénomène ? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve ?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité qu'elle est plus ou moins vraie, il est évident que, si nous

rête donc pas davantage à cette question
mon sujet, & je dis que la sensibilité ph

sommes plus certains de notre propre exist
celle des corps, l'existence des corps n'est pa
qu'une probabilité : probabilité qui, sans do
grande, & qui, dans la conduite, équivaut
mais qui n'est cependant qu'une probabilité
que toutes nos vérités se réduisent à des
quelle reconnoissance ne devoit-on pas à
génie qui se chargeroit de construire des tabl
métaphysiques, morales & politiques, où
qués avec précision tous les divers degrés de
&, par conséquent, de croyance qu'on do
chaque opinion ?

L'existence des corps, par exemple, seroit
les tables physiques comme le premier degré
on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à p
soleil se levera demain, qu'il se levera da
vingt ans, &c. Dans les tables morales, o
on y placeroit pareillement, comme prem
certitude, l'existence de Rome ou de Londr
des héros, tels que César ou Guillaume-le-
l'on descendroit ainsi, par l'échelle des prob
qu'aux faits les moins certains, & enfin ju
tendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces pro
par tant d'Arabes, & dont la fausseté cepe
core très-probable ici-bas, où les menteurs
muns & les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui le plus souvent ne
sentiment que par l'impossibilité où ils sont d
signes propres à exprimer les divers degrés
qu'ils attachent à leur opinion, se communiq
facilement leurs idées, puisqu'ils pourroient
primer ainsi, toujours rapporter leurs opin







